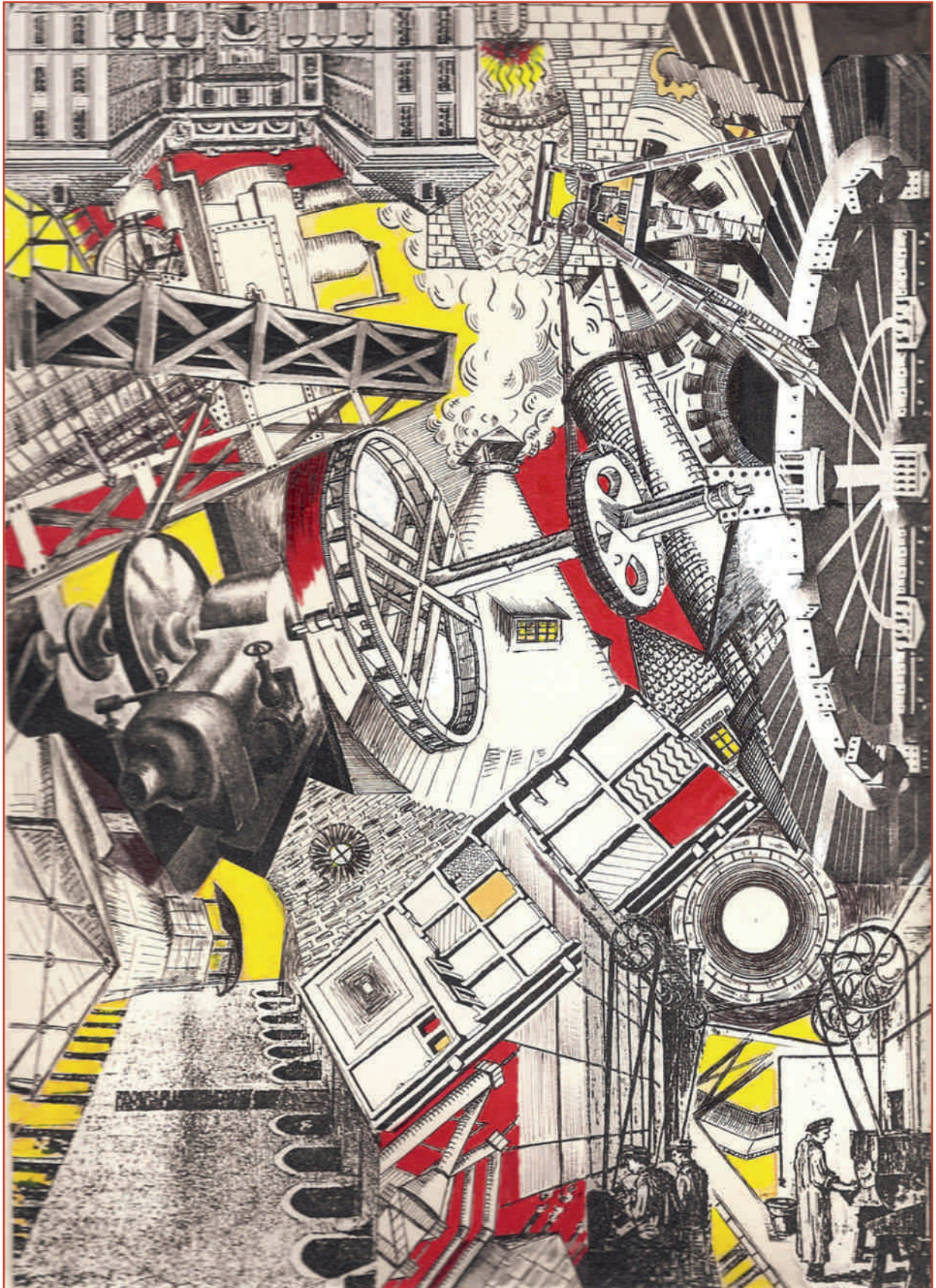


L'ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE



SOMMAIRE

■ Invitation à entrer dans le sujet : quelle est cette archéologie qui serait industrielle ?	4
• Archéologie « habituelle »	4
Autour des vestiges, Saint-Romain-en-Gal	4
• Archéologie industrielle	6
Autour du sens, Crémieu	6
Autour de l'architecture, Virieu-le-Grand	10
■ « Archéologie » et « industrie »	14
• La contradiction apparente peut être surmontée	14
• L'archéologie industrielle, des étapes successives	17
La Corderie royale de Rochefort, une emprise sur les marais	18
Arc-et-Senans, un sommet réunissant la symbolique, l'architecture et la production	19
■ Reconnaissance officielle et rôle de l'archéologie industrielle dans l'histoire industrielle	20
• Sa reconnaissance	20
En Angleterre	20
En France	21
1794 : le Conservatoire national des arts et métiers	21
1978 : le CILAC	22
1986 : la Cité des sciences et de l'industrie de La Villette	22
Son rôle à travers l'exemple de la mine	23
■ L'archéologie industrielle et la diversité du patrimoine	26
• Les grandes filatures du Nord : de la conservation à la réhabilitation.	26
• Le Creusot : du maître de forges à l'industrie lourde, un site presque rasé	28
• Le moulin de Noisiel : de la chocolaterie Menier au groupe Nestlé,	33
• Saint-Etienne : présence du passé industriel dans la promotion pour une ville d'avenir	34
• Autour de Chartres : les cathédrales de la production céréalière	36
■ L'archéologie industrielle, une culture au carrefour des disciplines	39
• Ses objectifs.	39
• Ses finalités	41
• Ses acteurs	42
■ L'archéologie industrielle, terrain d'aventures scientifiques et techniques, historiques et esthétiques !	44
• Canevas pour guider le travail de recherche sur un site d'archéologie industrielle.	46
Bibliographie et pistes de lecture.	48

« Tout ce qui est écrit dans les pages qui suivent a essentiellement pour objet, il faut le répéter, d'éveiller l'attention, de piquer une curiosité, de donner une information générale sur une activité culturelle et scientifique dont on perçoit les premiers indices de son essor. »

Maurice Daumas, *L'Archéologie industrielle en France*, 1980

Auteur: Archéologie industrielle a été conçu par Gérard SALAGNON.

Collaborateurs de l'auteur : chantier BT2 de l'Institut coopératif de l'École moderne - Claude DUMOND, François PERDRIAL, Marie-Claire TRAVERSE et leurs classes, ainsi que Marité BROISIN, Jacques BRUNET, Marcel CAUCHETEUX, Annie DHÉNIN, Pierre HOUSEZ, Christine SEEBOTH.

Coordination générale du chantier BT2 de l'Institut coopératif de l'École moderne : Annie DHÉNIN.

Maquette : Annie Dhénin 2015

Merci à Nanou et à Palmina.

Promenons-nous n'importe où : autour de l'architecture... des vestiges... du sens...

Voici, dressé contre la colline, un décor de ruines oubliées, dans le Bugey : les Fours à Chaux



<• en 1995

De l'autre côté du ruisseau s'élèvent des façades : au premier plan, comme sur un site archéologique antique, des pierres et débris divers attestent la ruine d'un bâtiment.

Au centre, les deux pignons de pierre signalent les plus anciennes. Sur la gauche, on devine la troisième, intégrée dans le bâtiment en béton banché ¹.



<• avant 1914

En passant de la photo des années 1910 aux vestiges de la fin du XXe siècle, nous remarquons une reconstruction en parpaings de mâchefer ².

La situation, les formes générales et une visite de l'intérieur permettront de déduire qu'il s'agissait d'une entreprise : les fours à chaux de Chazey-Bons.

Intérieur des vestiges des Fours à chaux de Chazey-Bons (Ain).

« Travaillez, prenez de la peine [...] »

Jean de La Fontaine, *Le Laboureur et ses Enfants*, 1668.

L'homme inventeur est bâtisseur pour :

**s'abriter, se protéger, dominer
maisons, châteaux forts, villes fortifiées...**

**s'humilier, prier, honorer
églises, couvents, cathédrales...**

**cultiver les arts, le goût, les plaisirs
musées, palais, théâtres...**

**travailler, produire, progresser, évoluer
ateliers, manufactures, usines...**



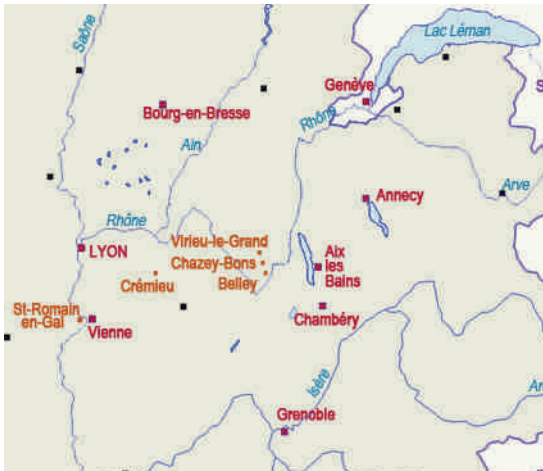
**Aujourd'hui, le vide est occupé par la lumière et les ombres.
L'homme laborieux n'est plus là ; mais tout témoigne encore de son passage.**

1- **Béton banché** : béton coulé dans un coffrage réalisé à l'aide de banches (planches de bois ou plaques de métal).

2- **Parpaings de mâchefer** : le parpaing est un volume parallélépipédique moulé et comprimé qui sert à la construction ; il est généralement aujourd'hui en ciment et gravier, mais autrefois, lorsqu'on utilisait beaucoup de charbon dans l'industrie, les résidus de sa combustion servaient à mouler des parpaings meilleur marché.

Invitation à entrer dans le sujet Quelle est cette archéologie qui serait industrielle ?

Pour pouvoir rapprocher ces deux mots, « archéologie » et « industrie », qui ont chacun un sens déjà précis dans l'esprit du lecteur, nous choisissons la promenade, le déplacement par le texte et les images.



Sur ces trois sites (Saint-Romain-en-Gal, Crémieu et Virieu-le-Grand), la question se pose de savoir s'il s'agit de sites historiques, industriels, ou les deux à la fois.

L'approche esthétique, toujours présente dans l'œil de celui qui regarde, n'étant pas prioritaire dans cette étude, nous nous efforcerons de ne pas trop la favoriser. Néanmoins, reconnaissons que dans un premier temps, pour attirer l'attention, elle joue un rôle important.

Carte situant les sites de cette déambulation en Rhône-Alpes :

- Saint-Romain-en-Gal (Rhône) ;
- Crémieu (Isère), dans le nord Dauphiné ;
- Virieu-le-Grand (Ain), dans le bas Bugey, à proximité de Belley (sous-préfecture) ;
- Chazey-Bons (Ain), précédemment cité, se trouve entre ces deux communes.

Archéologie « habituelle »

Autour des vestiges, Saint-Romain-en-Gal, au bord du Rhône : site gallo-romain de production, de stockage et résidentiel

Allons tout d'abord à Vienne, en Isère, pendant la paix romaine, au cours des deux premiers siècles de notre ère. Empruntons le pont romain qui occupe l'emplacement le plus favorable au franchissement du Rhône, pour nous retrouver sur l'autre rive, mais toujours à Vienna, devenue aujourd'hui Saint-Romain-en-Gal (Rhône). Imaginons l'activité de cette jeune et dynamique « ville nouvelle » gallo-romaine. De lourdes charrettes transportent les poteries et les étoffes. Les chars roulent vite sur les voies revêtues de grosses dalles de granit dont la surface est lisse. En effet, les collines du bas Dauphiné, qui encerclent la Vienne antique, ont rapidement repoussé l'urbanisation d'une ville, qui compta jusqu'à 30 000 habitants (chiffre assez considérable pour cette époque), de l'autre côté du Rhône, dans la plaine fertilisée par celui-ci. Nous sommes tout d'abord séduits par l'organisation géométrique des quartiers. Nous constatons qu'il y a répartition entre de belles demeures (la grande *domus*¹, avec jardin entouré d'un péristyle autour de l'*atrium*, et possédant un bassin ou *impluvium*), des entrepôts importants et de grands ateliers².

Les vestiges de Saint-Romain-en-Gal présentent une particularité. Le plus souvent en effet, à la ville antique s'est superposée la ville médiévale puis moderne et contemporaine, évacuant ou dissimulant chaque fois une bonne partie de l'ensemble urbain précédent. Or, ici, l'emplacement de la ville gallo-romaine n'a pas été reconstruit après son abandon (IV-Ve siècle).

Aussi, l'archéologue, spécialiste de l'Antiquité, ne se retrouvait plus seulement devant de grands monuments publics ou des édifices privés prestigieux, mais face aux vestiges d'une banlieue résidentielle et industrielle.

En effet, si la maison des dieux Océans est un bon exemple de la riche *domus* gallo-romaine, si la maison aux cinq mosaïques fait figure de petite maison (puisque'elle n'occupe qu'une superficie de 500 m² au sol !), il ne nous reste ici que quelques mètres à faire pour rejoindre l'*atelier* ; nous n'avons plus qu'un mur (*ambitus*) à franchir pour atteindre l'entrepôt.



Le site de Saint-Romain-en-Gal
(fin du 1er siècle av. J.-C.-
début du IIIe siècle ap. J.-C).

1- **Domus** : mot latin signifiant « maison » ; type de résidence mono-familiale romaine d'origine étrusque.

2- La construction d'un lycée sur le lieu-dit ayant été décidée en 1967, des fouilles s'organisèrent d'urgence. L'importance des découvertes sur une superficie en continu de plus de treize hectares permit de déplacer le lycée vers l'ouest et de préserver une zone archéologique accessible aux visiteurs ; en 1996 un grand musée, sur pilotis pour laisser voir les mosaïques, s'ouvrait au bord du Rhône.

L'étendue de certains ateliers et la densité des déchets de fabrication laissent supposer des productions de type quasi industriel. Voici bien l'originalité de ce site, qui propose simultanément des vestiges prestigieux et d'autres, utilitaires. La fabrication, le stockage et le commerce devaient se faire ici, à proximité immédiate des résidences et des thermes. Ce site situé au carrefour des voies constitue une zone artisanale d'une superficie de plus de 3 000 m².

La dimension de certains ateliers, comme une fabrique de poteries avec neuf fours et huit dépotoirs (pour les déchets de fabrication), témoigne du caractère « industriel » de la production.

Les métiers du textile y occupaient aussi une grande place : sur le site de Saint-Romain-en-Gal, un véritable complexe industriel a été dégagé, dans lequel étaient teints et apprêtés les tissus (bassins de teinturiers).

Pour suspendre l'énumération des activités de production au milieu des vestiges résidentiels, signalons encore à Vienne plus de cinquante-cinq marques de fabricants de plomberie, dont la plupart produisaient des tuyaux en plomb.

En conclusion à cette première visite, dans le cadre d'un rapprochement entre archéologie et industrie, nous pouvons dire qu'un tel site, particulièrement lorsque l'urbanisme originel est conservé, permet de lire dans les vestiges gallo-romains le voisinage et même la proximité entre les différentes activités humaines, du prestige à la production. L'archéologie longtemps attachée à une histoire militaire, politique et religieuse des sites ne doit-elle pas faire une place à l'étude sociale, économique et industrielle, lorsque les vestiges débordent le rural et l'artisanal ?

Archéologie industrielle

Autour du sens, Crémieu, cité médiévale du nord Dauphiné : visite d'une usine dans l'ancien couvent des ursulines

Pour illustrer autrement cette approche, rendons-nous maintenant au nord du plateau dauphinois, jusqu'à Crémieu (Isère) - cité médiévale des XII^e et XIII^e siècles - et revenons au XVII^e siècle. A cette époque, la « perle du Dauphiné » contenait dans ses remparts (parmi les plus longs de France restants) sept couvents.

Entrons aujourd'hui sur l'emplacement de l'un d'eux. Nous y trouvons bien la croix au-dessus du portail ouvragé, les hauts murs de pierres calcaires tirées des carrières voisines, qui protégeaient les nonnes de la vue et du bruit, les cours profondes, les écuries, les caves et l'emplacement des jardins.

Donnant sur la montée de l'hôpital (côte Chausson), l'ancienne chapelle, fabrique de fleurs artificielles.

Au-dessus du portail, une croix s'élève encore, comme plantée dans un cœur, à partir de la décoration de volutes et d'arabesques en fer forgé d'une grande finesse. Aux extrémités deux chiffres, un 7 et un 3, permettent de dater l'ensemble.



La communauté des ursulines s'installe à Crémieu en 1633 où elles font bâtir le couvent. L'orage révolutionnaire les oblige à se disperser en 1792.

Avec le rétablissement de la clôture ¹ en 1821, elles peuvent revenir chez elles et font l'acquisition de plusieurs maisons situées de l'autre côté de la rue montant aux visitandines ².

Elles y installent un pensionnat et ouvrent des classes. En face « dans le bâtiment des ci-devant ursulines », nous dit un acte notarié ³, la municipalité établit une école communale de garçons et une autre de filles, ainsi qu'une école maternelle avec le logement de son institutrice.

Puis, le 11 février 1893, la commune vend la propriété pour l'établissement d'une fabrique de chaussures.

Sous les larges voûtes d'arêtes en plein cintre qui ont pu abriter le réfectoire du couvent et un cloître puis des salles de classe et la circulation des enfants, le bruit et le mouvement des machines provoquent un surprenant mais productif contraste.

1- **Clôture** : enceintes et règles permettant aux religieuses de vivre cloîtrées.

2- **Couvent des visitandines** : autre couvent-hospice, devenu depuis la maison de retraite de la ville.

3- **Acte de vente**, par la commune à la Société Veuve Régner Aine et Fils, des bâtiments dits « du Collège », le 11 février 1893.



Du début du XXe siècle, l'en-tête promotionnel de l'usine.

A la loupe, on distingue très bien des personnages ainsi que les voitures à cheval dans la rue. Tout comme la cheminée qui fume, ils expriment le mouvement et l'activité de l'entreprise. La perspective permet d'exagérer la longueur des bâtiments.

A l'arrière, des toits de sheds ¹ semblent plus nombreux qu'ils n'étaient en réalité.

Dans le « blason » de gauche, la dinde - gallinacé symbolique de la ville qui, dans le passé, était célèbre pour sa foire aux dindes à la veille de Noël.

A droite, le texte en anglais exprime la volonté de s'ouvrir au marché international autant peut-être qu'il cherche à séduire par le snobisme de l'anglicisme déjà en vogue.

L'usine Régnier fonctionnera jusqu'au début des années 1920.

À cette époque, un gigantesque incendie dans le bâtiment principal provoque l'effondrement d'une imposante toiture de lauses ² à quatre pans et lucarnes à la Mansart, qui s'élevait au-dessus de la ville (voir l'en-tête de la manufacture de chaussures).

Elle ne sera pas reconstruite en l'état.

Une nouvelle couverture, à deux pans seulement, en tuiles mécaniques sur une charpente banalisée, a permis d'y abriter de nouvelles activités.

Restent les façades pour rappeler ce volume rectangulaire au milieu de la propriété, découpées encore aujourd'hui de larges baies vitrées, sur châssis métalliques rongés par la rouille. Chacune encadrée d'un appareil de briques rouges, ne correspondant ni aux besoins, ni aux techniques architecturales conventuelles ³.

Une observation attentive permet de retrouver la trace des ouvertures d'origine.

La façade du bâtiment principal dans son état actuel, que l'on retrouve très bien sur l'en-tête ci-contre. La toiture a été simplifiée après l'incendie.

Subsistent au dernier étage les ouvertures d'origine. Les imposants contreforts ⁴ témoignent des poussées qui s'exercent.

Entre eux, les portails des garages et des écuries.



En 1925, une fabrique de fleurs artificielles s'installe même dans l'ancienne chapelle. Un an plus tard, la Société des tissages de Crémieu est fondée. Elle sera installée dans les locaux épargnés de l'usine Régnier, Après la guerre de 1939-1945, on en fait même pour un temps la salle des fêtes, on y danse.

1- **Toit de shed** : toit à deux versants dont l'un est vitré pour assurer un bon éclairage des ateliers qui sont au-dessous.

2- **Lauses** : pierres larges et plates utilisées pour les toitures dans la région.

3- **Conventuelles** : qui sont en rapport avec un couvent.

4- **Contrefort** : ouvrage massif de maçonnerie en saillie sur un mur pour le raidir ou l'épauler.

Murs de pierre, toit en lauses. •>

Très grandes ouvertures pour laisser entrer la lumière, chacune encadrée d'un appareillage de briques ne correspondant ni aux besoins ni aux techniques architecturales conventuelles.

Si le linteau de la porte, dédié à Sainte-Maria Mater Gratiae, est daté de 1748, ces arceaux sont de l'époque de la manufacture.



Puis le premier étage est loué en 1949 à un fabricant d'eau de Javel et lessives pour l'industrie, qui place de grands bacs en ciment sur la dalle, dans lesquels il va mettre à dissoudre des cristaux de soude ! Peu soucieux d'un patrimoine qui ne lui appartient pas, il se montre indifférent aux débordements, aux fissures et aux infiltrations malignes, qui finissent par attaquer, irrémédiablement et dans la masse, des murs de plus de un mètre d'épaisseur, pendant plus de trente ans. L'acide descendra jusqu'aux caves, pénétrera le sol des fondations.

L'indifférence, dans ce qu'elle a de bête et de pernicieux, parviendrait-elle à détruire ces murailles édifiées pour durer ?

Notre génération, redécouvrant le patrimoine, hérite aussi de ces problèmes qui sont d'abord le résultat d'un désintéressement profond.

En 1985, la fabrication cesse.

Sous la corniche, le portail d'entrée de la chapelle. •>

La pierre comme le bois sont assez finement moulurés. L'ensemble témoigne d'une intention décorative discrète, tout en affirmant une certaine élégance.

Au-dessus de la corniche, dans l'encadrement subsistant, une baie vitrée probablement installée vers 1925 pour donner de la lumière.

Deux époques, deux destinations : l'une esthétique, l'autre fonctionnelle.



Si ces différentes utilisations de bâtiments initialement religieux ne sont pas exceptionnelles, cet exemple nous permet encore une fois de rapprocher l'archéologie et l'industrie en « lisant l'histoire » sur les vestiges. Il semble bien que presque toutes les traces décoratives du couvent aient été effacées. Car s'il y en a eu, comme en témoignent le fer forgé au-dessus du portail et ses piliers en pierre de taille travaillée, ou la porte de la chapelle et son encadrement, l'incendie et les différentes transformations par plusieurs occupants contribuèrent à en gommer les signes symboliques et décoratifs.

Ceux de la période utilitaire suivante à leur tour disparaissent rapidement. Une destination nouvelle des locaux ayant été décidée par le propriétaire, il semble bien que rien de son plus récent passé industriel ne subsistera dans quelques années.



Bientôt on pourra croire qu'il n'y a pas eu d'histoire. On aura effacé les marques des épisodes industriels, autant que ceux-ci semblent s'être acharnés dans ces lieux, à en effacer les origines religieuses.

Pourtant, à cette association d'activités différentes, l'ensemble doit, peut-être, de ne pas être devenu une « carrière de pierres ».

l'axe d'un arbre de transmission, avec sa roue, traverse le mur sous la voûte.. •>

<• Pendant quarante ans, dans cette aile du cloître, des machines-outils ont tourné des pistons et les ont rectifiés. •>



1- **Linteau** : pièce de bois, de pierre ou de métal, placée en travers, au-dessus de l'ouverture d'une porte ou d'une fenêtre.

En 1925, une fabrique de fleurs artificielles s'installe même dans l'ancienne chapelle. Un an plus tard, la Société des tissages de Crémieu est fondée. Elle sera installée dans les locaux épargnés de l'usine Régnier

Autres sites et autre situation devant nous permettre d'aiguiser notre attention sur les traces de constructions, à la recherche de la fonction des bâtiments, dans la proximité entre archéologie, architecture et industrie.

Autour de l'architecture, Virieu-le-Grand, dans le bas Bugey : architecture militaire ou entreprise de chaux et ciment ?



Poursuivons donc notre promenade en passant du nord Dauphine au département de l'Ain voisin, après la traversée d'un fleuve, le Rhône. Près de Belley, en Bugey ¹, région frontalière avec la Savoie, État du royaume de Piémont-Sardaigne jusqu'en 1860 ², nous trouvons des forts défensifs bâtis en pierre de taille. Aujourd'hui sur ces architectures massives abandonnées des hommes, seule la végétation progresse. Si les formes essentielles demeurent, l'abandon et l'isolement laissent peu à peu l'imagination prendre le pas sur l'histoire véritable.

<• Fort-l'Écluse (Ain) : volumes géométriques contrastant avec la roche irrégulière voisine dont ils épousent les tons.



La muraille des fours à chaux Buscal (près de Virieu-le-Grand dans l'Ain), tout à fait surprenante au détour d'un virage. On pourrait croire qu'il s'agit de vestiges défensifs oubliés par les hommes ... •>



<• Les contreforts, comme ceux d'une église ou d'une forteresse, retiennent les murs des fours.



Hier •>
De l'autre côté du village, face aux mêmes montagnes, l'entreprise Buscal. Ce lac artificiel a été le premier lieu d'exploitation. Il se remplit d'eau à la suite d'une explosion.

Aujourd'hui •>
La cheminée disparue, plus rien dans le paysage ne laisse deviner qu'il y eut ici une entreprise.



1- En 1601, sous Henri IV, le Bugey devient français.
2- Avec Napoléon III (traité de Turin), la Savoie devient française



<• L'entreprise Lourdelle hier

Sur la commune de **Virieu-le-Grand**, à la sortie du village, par la route montant à Hauteville-Lompnès, dans un vallon entre la Grande Montagne et le Sauremont, une propriété s'étire en longueur. Elle apparaît composée de différents bâtiments à l'identité plutôt hétérogène. Mais ce qui frappe plus encore le promeneur qui s'y engage, c'est la présence d'une première tour carrée aux angles bien nets, qui s'élève au-dessus des broussailles, pas très loin de l'entrée. En s'en approchant, on découvre à l'arrière d'épaisses murailles en ruine. Références et imagination se confondent. Une tour, un rempart, voilà bien des vestiges défensifs. Des pierres assemblées dans un certain ordre, le tout affirmant dans l'espace une forme précise, en voilà assez pour évoquer le militaire.



<• Maison des frères Lourdelle

Aujourd'hui, il ne reste que les maisons des patrons, dont l'ancien cellier des moines, et quelques dépendances.

Bientôt, la mémoire collective locale témoignera de la présence de l'entreprise Lourdelle sur le site. Installée sur l'emplacement d'un cellier des moines de Saint-Sulpice, cette entreprise exploita la chaux par des tunnels à travers la montagne jusqu'en 1937-1938. Plus de mystère. Pas de souterrain inconnu. Il s'agit seulement d'une des nombreuses galeries par lesquelles entraient ouvriers et wagonnets pour en sortir la

Pierre à chaux. Plus de murailles protectrices non plus, mais les parois de trémies ou de silos ¹. D'abord Usine Juron, l'exploitation avait commencé en 1855. L'entreprise Lourdelle compta jusqu'à vingt et un fours. De même, en ce qui concerne les deux tours, si elles purent servir initialement de bouches d'aération, les témoins ² confirment que la première abritait le laboratoire et la seconde une centrale électrique. L'entreprise utilisait en effet la chute d'eau de Clairefontaine, sur l'Arène, pour produire son électricité, qu'un très long câble, partant précisément de la roue placée au sommet de la tour, transmettait aux compresseurs.

Cette tour s'appelait pourtant dans le langage courant de l'entreprise, *la Citadelle*, ce qui tendrait à confirmer qu'il n'est pas toujours facile de faire la part entre l'aspect et la fonction réelle d'une architecture.

*Est-ce l'entrée d'un souterrain ? •>
C'est celle d'une galerie
d'exploitation de la pierre à chaux
dans le ventre de la Grande
Montagne*



<<• Noyée dans la verdure, une première tour carrée.

En Allemagne dans les années 1850, ne fit-on pas l'assimilation des tours d'extraction en maçonnerie au-dessus des puits de mine à une architecture militaire, en les nommant « tours Malakoff », faisant ainsi référence à un fait de la guerre de Crimée ?

<• Une autre tour plus cachée, plus haute et encore plus inaccessible : la Citadelle. Cependant pas de créneaux pour passer le canon. Sa roue tendait un câble qui transmettait l'énergie au compresseur. Une conduite forcée arrivait au pied de la Citadelle.

Nous avons pu apprendre de Mme Atzori, qui entra chez Lourdelle en 1929, que chaque fois qu'il y avait une panne, on se tournait vers la Citadelle.

1- L'identification n'est pas encore très claire. Au fond, nous distinguons bien l'entonnoir et la trappe.

2- Ces témoins sont : M^{me} Atzori qui entra chez Lourdelle à dix-sept ans, en 1929, comme dactylo, Mme Laplace, ancienne secrétaire de mairie, et M. Girerd qui participa à la démolition.

« Archéologie » et « industrie »

La contradiction apparente peut être surmontée

L'archéologie industrielle dans les premières années de sa structuration en France, soit entre 1975 et 1980, eut souvent à faire face aux interrogations que suscitent les deux termes de son énoncé : « archéologie » et « industrielle ». Ces termes en effet étant dans la conscience collective plutôt distincts, voire opposés.

« **Archéologie** » et « **industrielle** » restent pour nous la base à la fois de ce qu'il peut y avoir de provoquant dans cette science - d'apparemment incompatible avec la production - et, justement par cela, de dynamique et prometteur. Décomposons les termes, chacun dans leur spécificité, pour mieux démontrer ensuite en quoi il y a une compatibilité contemporaine.

Pour la conscience collective, l'industrie relève d'une modernité dans son sens actuel, d'un progrès de la civilisation dans le sens de son développement économique, l'archéologie regardant, elle, vers le passé, donc du côté de ce qui est antérieur à cette modernité, vers un attachement à d'autres moyens de survie pour l'homme, qui relèvent plutôt de la ruralité.

Dans l'idée reçue, l'**archéologie** recherche le détail, le fragment à partir duquel elle pourra reconstituer un objet, une architecture, un site, une coutume.

L'**industrie**, elle, garde la réputation d'avoir défigurés les paysages, encombrés les horizons dégagés avant elle, agglutinés les habitats, bouleversés les traditions. On cherche plutôt à se débarrasser de ses traces bâties, à reconverter les sites non productifs, à faire disparaître les outils de la production dès qu'ils ne sont plus efficaces, à valoriser le passé rural et à oublier le passé industriel. Celui-ci restant lié au développement d'une conscience de classe et aux luttes qui en résultèrent, aux revendications sociales et aux grèves, tandis que l'archéologie historique rend compte de conquêtes et de batailles qui eurent lieu, croyons-nous, avec panache, pour de grands idéaux.

Dans la conscience collective, l'**archéologie** cherche toujours et découvre des trésors, ceux qui résument le beau, le précieux, le raffinement qu'a pu atteindre un groupe humain. Celui-ci se trouve alors sublimé dans un objet vénérable, rare, et culturel. L'archéologie, c'est le temps qui est passé sur les choses pour les épurer du corps, des bassesses ordinaires et de la souffrance ; la sélection de l'oubli une fois opérée a permis d'en retrouver ou d'en imaginer l'essence, le meilleur, le beau et le bon, même s'il était brutal et violent. Un anoblissement s'est opéré sur les objets les plus ordinaires. Du vase au tombeau, de l'arme aux bijoux, chaque chose n'est plus regardée objectivement mais symboliquement, car chargée de l'imaginaire et de la nostalgie additionnée des générations qui nous en séparent.

A l'opposé, l'**ère industrielle**, nous y sommes encore et avons hérité des réactions que provoquèrent les bouleversements successifs, accumulés depuis plus d'un siècle. Le corps humain et le corps social en frémissent encore. Nous sommes toujours dans son temps physique, même si ce n'est, de plus en plus, que par l'esprit. Les témoignages verbaux, écrits ou filmés, en activent régulièrement la présence : ainsi le roman puis le film *Germinal*, pour la mine. Prisonniers matériellement et affectivement de notre temps, nous ne pouvons totalement dégager le concept industriel, afin de lui substituer les qualités esthétiques, historiques, mais surtout imaginaires, auquel tout ustensile trouvé sur un site archéologique traditionnel ou toute fondation de mesure vieille de quelques siècles ont droit.

Et puis dans quelle mesure l'archéologie industrielle n'est-elle pas aussi fille de la crise ? Avec les fermetures d'entreprises, l'attachement rétroactif des « travailleurs » qui se trouvent hors du monde productif s'accroît. L'histoire qui ne se vit plus se raconte. Des **chercheurs** se forment sur le terrain, autodidactes ¹ ou associatifs ², et dans les universités.

C'est pourquoi nous persistons à penser heureuse cette association de deux termes apparemment contradictoires : « **archéologie** » et « **industrielle** ».

D'abord, par le dynamisme qui résulte de la juxtaposition d'une science établie du passé lointain, à celle plus hésitante de la production du passé proche.

Et puis par la réunion d'une passion qui serait belle et noble, à une nécessité plus particulièrement économique, celle de la production en série. Jonction aussi des préoccupations de l'homme d'hier pour sa survie, à celle de notre inscription dans le présent pour aborder, avec un peu de sérénité et d'espérance, l'avenir ! Ainsi cette rencontre sert les deux termes. L'archéologie s'en trouve actualisée, inscrite dans un passé plus proche, et l'industrie y gagne une certaine notoriété, un droit d'être citée au même titre qu'une autre période de la grande histoire de l'humanité.

Après ce qui distingue chaque terme, arrêtons-nous sur ce qui les rassemble.

1- **Autodidacte** : se dit d'une personne qui se forme ou s'instruit elle-même, sans professeur, et hors des structures existantes.

2- **Associatif** : qui rassemble des personnes autour d'un intérêt commun, dans un but non lucratif.

« L'archéologie industrielle implique un œil réceptif et une bonne paire de chaussures », résumait Maurice Daumas, auteur de *L'Archéologie industrielle en France* ¹.

En effet, selon ce fondateur, l'apport du terme « archéologie » implique la recherche in situ, dans la perspective d'y faire une « découverte ». Cet état d'esprit prend sa source tant dans la culture de l'individu que dans sa sensibilité. Le site se distingue de la conception purement technique d'une machine ou de l'histoire économico-industrielle par la sensation de la présence humaine. Alors l'industrie elle-même n'est plus seulement le moyen de production, mais le lieu de vie des hommes. « *Cela signifie que l'observateur soit sensible à l'évocation de cette activité [de production] dans les sites, souvent abandonnés ou dévolus à d'autres occupations, qu'il visite, parfois après une recherche assidue sur le terrain* ² », poursuit Maurice Daumas.

Tout comme l'archéologie traditionnelle se fait sur des lieux propices, des « gisements », la discipline appliquée aux vestiges industriels s'élabore dans un rapport de curiosité et de sensibilité entre le chercheur et le terrain. Ce besoin d'un rapport concret à l'ouvrage humain de production nous semble être un lien essentiel avec l'archéologie traditionnelle, qui a besoin de repérer, de relever, de se frotter physiquement aux traces pour reconstituer l'œuvre et l'art d'une époque.

L'archéologie industrielle part, elle aussi, de l'histoire traditionnelle, mais son principal objectif est la recherche et l'étude de sites sur lesquels se sont déroulées des activités d'exploitation, de transformation, de production. « *Il n'est pas en effet d'archéologie industrielle sans témoignage historique matériel d'une activité industrielle* », affirment les initiateurs d'une discipline pour laquelle ils pensent nécessaire de définir un cadre précis. La recherche historique d'une entreprise basée sur les seules archives écrites ou sur de la comptabilité n'est pas la véritable démarche de l'archéologie industrielle. Il s'agit d'une autre approche de l'histoire industrielle ³ ou de l'économie de production. « *C'est précisément parce qu'il s'agit d'étudier des témoignages matériels que l'adoption du terme d'archéologie se justifie [...]* ⁴ »

L'inventeur du terme dans son acception actuelle est Donald Dudley, professeur de latin à l'université de Birmingham, en Grande-Bretagne.

Le terme est relativement nouveau, mais on peut considérer que l'archéologie industrielle remonte elle-même à la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire à la fondation, en 1794 à Paris, du premier musée technique du monde : le Conservatoire national des arts et métiers. Un siècle plus tard, l'archéologie industrielle reçut une nouvelle impulsion lorsque fut posée en 1906 la première pierre du Deutsche Museum de Munich.

En quelques lignes, l'Angleterre, la France et l'Allemagne sont citées comme étapes décisives pour la structuration de cette science internationale. Une concertation européenne suivie devient alors indispensable.

L'objectif le plus important étant de faire passer de la notion d'archéologie industrielle au concept de patrimoine industriel, et d'interpeller sur ce sujet la conscience collective.

Chantier de démolition de wagons SNCF



1- Maurice Daumas, *L'Archéologie industrielle en France*, coll. « Les hommes et l'histoire », Éd. Robert Laffont, 1980.

2- Maurice Daumas, op. cit., p. 427.

3- Maurice Daumas, op. cit., P-429

4- Maurice Daumas, op. cit p .430

L'archéologie industrielle, des étapes successives

De la curiosité à la prise de conscience en passant par le goût, jusqu'à l'organisation d'une science et la reconnaissance d'un patrimoine

L'archéologie industrielle est d'abord une curiosité permettant aux hommes d'esprit de dépasser les doctrines en vogue pour chercher d'autres vérités, et ouvrir des voies nouvelles à la connaissance.

Elle est aussi un goût : une sensibilité en éveil à un patrimoine lié au travail de l'homme, une esthétique particulière puisque visant d'abord l'efficacité.

Témoin de l'effort, de la peine, ou rouillée de sueur, il faudra souvent qu'une génération oublie pour que la suivante découvre ou s'enthousiasme pour le génie de l'entreprise.

La volonté de retenir cette autre partie du séjour de l'homme qu'est son lieu de travail est aussi d'**ordre politique**.

Une position qui demande très souvent de gérer cette prise de conscience dans un rapport de force contre le mépris, contre l'oubli.

Enfin, une science, c'est-à-dire une recherche débouchant sur une connaissance historique, technique ou sociale, qui rendra crédible la démarche archéologique et permettra d'argumenter en termes économiques, pédagogiques, identitaires, symboliques ou esthétiques. Tout commence par le repérage, la fouille, l'étude pour décider de la destruction ou de la reconversion. Le classement, la sauvegarde, pouvant aller jusqu'à l'exploitation pédagogique, culturelle et touristique du site.

Abordons maintenant la **notion de patrimoine**. C'est en effet lorsqu'on a recherché puis retrouvé son passé que l'on peut lui accorder une valeur patrimoniale.

Répandue depuis le XIXe siècle, l'archéologie révèle d'abord l'Antiquité.

Puis elle s'intéresse à l'histoire moins ancienne. Ainsi lorsque l'écrivain Prosper Mérimée ¹ parcourt les provinces françaises avec son jeune complice, l'architecte Viollet-le-Duc, il dresse en 1840 une première liste de 934 lieux illustres à protéger, tous antérieurs au XVIe siècle. Aujourd'hui, la France compte plus de 40 000 monuments protégés, classés et inscrits.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, d'évidentes proximités architecturales existent entre le château et la manufacture. Les premiers bâtiments construits par les chefs d'entreprises d'origine noble ou bourgeoise ont un plan géométrique, symétrique, dit « classique ». Il faut que les proportions soient harmonieuses avant d'être fonctionnelles. Des éléments décoratifs ornent les façades et la toiture, en tuiles ou en ardoises, qui peut être mansardée. L'apogée de ces bâtiments de production, qui doivent privilégier l'esthétique dans le but de flatter le propriétaire, le produit qui en sort, et ceux qui y travaillent, sera atteint avec les manufactures royales comme la Corderie royale de Rochefort ². Les instructions étaient de faire « vite », « beau » et « grand ». Elle fut fonctionnelle par la forme, les proportions, les ouvertures déterminées par son activité, et symbolique de la grandeur du roi par le soin apporté à la qualité des matériaux et à l'harmonie des volumes.

La Corderie royale de Rochefort, une emprise sur les marais

La Corderie royale de Rochefort (Charente-Maritime).



Observons la façade, sur la Charente, de la Corderie ³ qui fut en son temps le premier bâtiment industriel de cette importance construit en Europe.

Rappelons que la marine était alors à voile, et qu'un vaisseau moyen de 1 000 tonneaux avait besoin, avec le rechange et le double, de 100 tonnes de cordages imprégnés de goudron ; la surface de la voilure en toile de chanvre étant de 2 500 m² (qu'il fallait doubler en prévision d'un réarmement).

1- **Prosper Mérimée** fut aussi le deuxième inspecteur des Monuments historiques.

2- **La Corderie royale** de Rochefort (1665-1675) fut voulue par Louis XIV et conçue par Colbert (1619-1683). Surintendant des Bâtiments, contrôleur des Finances, secrétaire d'État à la Maison du roi et à la Marine, il fut aidé dans ce projet par son cousin Colbert de Terron, intendant à Rochefort.

3- **La Corderie fut incendiée** par l'armée allemande avant son départ en 1944. L'arsenal de Rochefort, l'un des plus importants de France, ferma en 1924

Les charpentes de la Corderie étaient de chêne, et les murs en pierre de taille des carrières de Crazannes et Saint-Savinien. Les fondations, en madriers de chêne elles aussi, coûtèrent plus cher encore. Il en fallut plus de 14 000 m² pour maîtriser le marécage sur lequel allait être construite la manufacture. La cour même s'alarma de la dépense, traitant Rochefort de « ville d'or ».

La faible hauteur des bâtiments s'explique par la nature du sol. L'étirement des 370 mètres de la façade s'explique, lui aussi, puisqu'on y fabrique et on y range des cordes et câbles de chanvre pour la marine à voile. Le regard s'attache à la régularité, à l'équilibre et aux détails décoratifs.

Les lucarnes à la Mansart sont ornées d'une boule et coiffées des frontons alternativement en arc de cercle et en triangle, comme le premier étage de la façade du Louvre de Jean Goujon (vers 1550).

Les pierres en superposition alternée et bossage ¹ soulignent encore plus le rythme apporté par les très nombreuses ouvertures qui devaient donner beaucoup de lumière aux ateliers.

Une élégante balustrade dissimulant la toiture à faible pente ajoute la touche du Grand Siècle, le clin d'œil à Versailles.

Aux extrémités, des pavillons achèvent la symétrie annoncée par le pavillon en saillie du centre.

Fonctionnalité, harmonie, qualité et symbolique sont des mots qui viennent bien, aujourd'hui encore, lorsqu'on observe cette réalisation.

Arc-et-Senans, un sommet réunissant la symbolique, l'architecture et la production

Les salines d'Arc-et-Senans (Doubs) enfin sont à ce titre un exemple charnière (1775-1895 ²). Édifice utopique réalisé, échantillon d'un ensemble rêvé par l'architecte Claude Nicolas Ledoux, argument en pierre de taille pour un équilibre social à la convenance d'une élite brillante mais inquiète du XVIII^e siècle.

C'est un édifice classable dès 1926 à cause ou grâce à la forme idéale du projet - le cercle - et au noble matériau avec lequel on le construisit - la pierre - dont sont faites les résidences « nobles ». Salines royales, elles alliaient l'intérêt économique de l'État, la gabelle, l'esthétique de l'Ancien Régime, et une figuration de l'ordre social ayant cours.

Construire une usine à sel dans le style des palais, avec des colonnades et des portiques, nous étonne aujourd'hui ; mais en 1774, sa modernité était dans le fait qu'elle intégrait à des locaux productifs des bâtiments de services collectifs comme la maison d'éducation, les commerces, des logements, des espaces et des lieux de loisirs.

En 1972, le siège du Centre international de réflexion sur le futur s'y installe et va ainsi répondre à une autre préoccupation de l'archéologie industrielle qui est la réutilisation des bâtiments préservés.

Les salines d'Arc-et-Senans (Doubs).



1- **Bossage** : saillie laissée dans la taille et le montage de la pierre apparente d'un mur pour en souligner les lignes et en accentuer le relief. On peut aussi l'obtenir par le moulage.

2- **1775** : début de la construction des bâtiments. 1895 : arrêt de l'activité de production.

Reconnaissance officielle et rôle de l'archéologie industrielle dans l'histoire industrielle

Sa reconnaissance

En Angleterre

Rien d'étonnant si nous constatons qu'au XXe siècle c'est d'abord en Angleterre que se développe l'intérêt officiel pour ce patrimoine dès les années 50. En effet, à la suite de l'émotion profonde provoquée par la destruction de nombreux vestiges de son passé industriel, l'Angleterre a mis en place des structures pour organiser cette discipline, l'enseigner lui donner une législation. Les Etats-Unis, la Suède, la Belgique, l'Allemagne suivirent. En 1959, l'Inspection des Monuments historiques du ministère des Travaux publics de Grande-Bretagne donna même une définition du monument industriel : « *Un monument industriel est un bâtiment ou une structure fixe, principalement de l'époque de la révolution industrielle qui, soit seul soit associé à un équipement ou à une installation principale, illustre le début et le développement de procédés industriels et techniques, moyens de communication y compris.* » Il peut donc s'agir d'une gare, d'un puits de mine, d'un pont ou d'une écluse, etc.

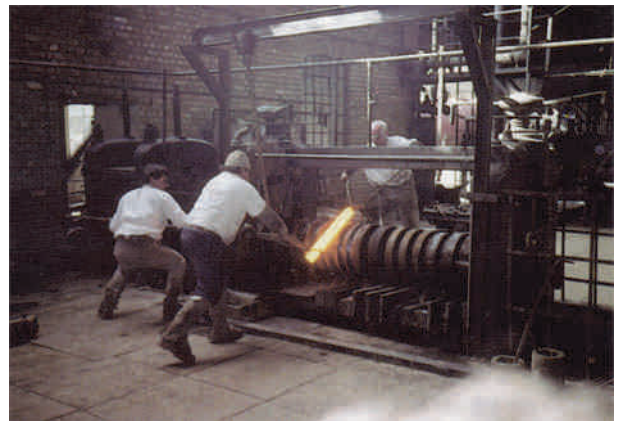


<< L'Ironbridge, construit en 1779 en fer, enjambe la Severn (Grande-Bretagne).

En 1968, la fondation du Ironbridge Gorge Muséum Trust, dans la vallée de la Severn au nord-ouest de Birmingham, sera la première démonstration d'envergure confirmant que l'archéologie industrielle peut s'adresser au grand public et l'intéresser. Au bord de la Severn, on a coulé en 1779 le premier pont de fer ¹ du monde, qui enjambe aujourd'hui encore la rivière. Celui-ci donna son nom à la ville (Ironbridge) qui s'y développa dès 1780, et donc aujourd'hui au musée. C'est un véritable « domaine archéologique » réunissant les chemins, les voies (*hay inclined plane*), le canal, la mine de charbon, les hauts fourneaux, la fonderie et la forge, une manufacture de carreaux de céramique et les fours à porcelaine...jusqu'au village de l'époque victorienne (1890) reconstitué et dans lequel les commerçants travaillent costumés.

En Angleterre >>

Le laminoir avec la longue pince pour saisir et tenir avec des gants de cuir le métal incandescent, la masse pour le frapper, le forger. (Ironbridge Muséum).



<< En France, sur une façade bien grise de Saint-Étienne (Loire), les statues des forgerons aux tabliers de cuir tiennent les mêmes outils.

1- Le **pont des Arts** à Paris, qui était lui aussi métallique, date de 1801.

2- Extrait de l'introduction par Manfred Wehdorn, dans Patrimoine architectural, Rapports et Études, publication du Conseil de l'Europe, n°3, 1985, p. 4.

En France

• 1794 : le CNAM, Conservatoire national des arts et métiers

« On peut considérer que les « ancêtres » remontent à la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire à la fondation par la Convention, en 1794, le 19 vendémiaire an III, du premier musée technique du monde, le Conservatoire des arts et métiers de Paris². »

Les collections d'objets techniques, accumulés « inventés par Jacques de Vaucanson (1709-1782) dans son hôtel particulier de la rue de Charonne, constitueront alors le fond essentiel du Conservatoire. De ses célèbres automates (canard animé ou joueur de flûte) aux machines liées à l'industrie de la soie (premier tour automatique, tour à dévider...), c'est une soixantaine d'objets qu'il légua à sa mort au roi Louis XVI. Celui-ci fit racheter son hôtel pour l'ouvrir aux visiteurs, créant avant la Révolution la première collection publique d'objets techniques.

En 1798, le Conservatoire national des arts et métiers s'installera dans les bâtiments de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Il s'y trouve toujours.

« La création d'un conservatoire pour les arts et métiers où se réuniraient tous les outils et machines nouvellement inventés ou perfectionnés [...] Augmenter la somme des connaissances et le nombre des connaisseurs [...] Il faut éclairer l'ignorance qui ne connaît pas, et la pauvreté qui n'a pas les moyens de connaître¹. »



• 1978 : le CILAC¹

Dix ans après la fondation de l'Ironbridge Muséum en Angleterre, que nous avons évoqué un peu plus haut, en France se structurait le CILAC avec l'intention de devenir le point de ralliement des chercheurs dans ce domaine, en même temps que l'organisme fédérateur des initiatives et l'interlocuteur des administrations. Car, depuis quelques années, les historiens des sciences et des techniques publiaient des études, en particulier Maurice Dumas, qui fut le premier titulaire d'une chaire d'enseignement de l'histoire des techniques au Conservatoire national des arts et métiers, avant d'introduire l'archéologie industrielle à la Sorbonne, en 1978. Avec lui et autour de l'historien économiste Louis Bergeron, se rassemblèrent en 1978 ceux qui voulaient donner une identité cohérente et obtenir une reconnaissance officielle du groupe qu'ils formaient pour cette science nouvelle. Ce sera donc le CILAC. Le CILAC a été accepté comme le seul représentant de la France au sein du Comité international pour la conservation du patrimoine industriel : TICCIH.

• 1986 : la Cité des sciences et de l'industrie de La Villette

Après la conservation au CNAM, l'environnemental dans la Cité des sciences et de l'industrie. Le souci de la transmission du patrimoine technologique et des savoir-faire, devant l'accélération formidable des mutations, s'impose aujourd'hui. La Villette, depuis 1986, complète le dispositif en favorisant encore plus l'immersion dans le temps présent, voire dans le futur, déjà. A l'expérimentation individuelle en « libre service », s'ajoute l'utilisation maximale des moyens audiovisuels et sensoriels pour « faire comprendre » ou approcher la complexité du monde contemporain du point de vue de la civilisation technicienne. Les réseaux se propagent et le spectaculaire aussi.



Pour l'archéologie industrielle, ces entreprises à produire et communiquer de la connaissance sont des échantillons du patrimoine répandu sur le territoire.

Toutefois, La Villette ne peut plus conserver mais doit toujours renouveler sous peine de se fossiliser.

A partir du moment où cette dynamique cessera, La Villette rejoindra le patrimoine archéologique industriel, comme n'importe quelle entreprise dépassée.

.La Cité des sciences et de l'industrie de La Villette se reflète dans la Géode.

1- **Citations** de l'abbé Grégoire (1750-1831), membre du Comité de l'instruction publique, qui présenta une loi à la Convention (1794) pour la formation technique.

2- **CILAC** veut dire aujourd'hui Comité d'information et de liaison pour l'archéologie, l'étude et la mise en valeur du patrimoine industriel (même si la correspondance avec les initiales n'est plus tout à fait exacte, l'usage depuis la fondation a imposé de dire CILAC).

Rôle de l'archéologie industrielle : à travers l'exemple de la mine

Que devient un chevalement au-dessus d'un puits de mine qui n'est plus en exploitation ? Hors du cadre de sa rentabilité première, il reste néanmoins le signe de la mine dans le paysage. Sculpture-signal, par lui on peut comprendre la verticalité du puits ; l'étude technique nous renseigne sur son fonctionnement, etc.

Le rôle de l'archéologie industrielle consiste à replonger dans la grande bassine de l'histoire des machines, des usines, des archives pour les redorer et ainsi leur permettre de témoigner du génie humain consacré à la production. Sans l'archéologie antique il n'y aurait plus de forum à Rome. Cette carrière culturelle aurait disparu en servant de gisement de matériaux de construction aux civilisations successives. Seulement, à chaque époque, il y eut des défenseurs de vestiges, des gardiens de témoignages.

L'archéologie industrielle agit en donnant une nouvelle valeur à tout ce qui se réclame d'elle. En glissant de la priorité économique à la priorité culturelle, il y a changement complet de références et de finalité. Venu d'un contexte productif, il faut passer dans un contexte éducatif qui tirera sa valeur ajoutée d'un plaisir subtil et peu chiffrable, mais néanmoins aussi indispensable au monde moderne que la consommation. Il s'agit de la connaissance du passé de l'activité humaine par la présence des témoignages remarquables de son génie appliqué à l'industrie. Si la plupart du temps lorsqu'il traverse une ville, une région, le visiteur ne s'attache pas à en observer les bâtiments industriels, ce n'est pas parce que ceux-ci sont sans intérêt, mais bien parce que la culture dans son sens large ne les a pas encore intégrés. Les structures sociales, les faits idéologiques font que ces lieux resteront bien souvent les symboles de la souffrance pour les uns et de l'exploitation par les autres.

Si l'admiration d'un château médiéval passe par une identification au seigneur, aux princesses et aux chevaliers, le château de l'industrie pose la difficulté d'identification à ses occupants. La peur probable d'en être un ouvrier ? Aurions-nous oublié que dans un palais il devait y avoir beaucoup plus de valets que de princes !

Le puits Couriot à Saint-Étienne (Loire)



Le rôle de l'archéologie industrielle s'apparente d'abord à une philosophie, un choix théorique. Une pensée guide cette science qui ne se réfère pas en premier lieu à la qualité matérielle mais à la valeur accordée à certains objets (de l'outil aux bâtiments) choisis pour se souvenir, pour instruire, voire mettre en garde.

Mais pourquoi savoir ? Puis pourquoi se souvenir de ce qui n'est plus utile ?

Regardons la mine par exemple, qui fut surtout un lieu de souffrance à ce qu'en disent les romans sociaux du XIXe siècle ¹. Rien de tel que d'y descendre pour vérifier s'il n'y a pas autre chose que du grisou, de l'angoisse, de la sueur. Et nous avons eu la chance de pouvoir le faire, constatant qu'il y avait aussi de la vie et du savoir-faire. Des musées de la mine, comme celui de Saint-Étienne dans la Loire, de Blanzky en Bourgogne ou à Lewarde dans le Nord, s'efforcent de plonger le visiteur dans une ambiance, certes partielle, mais néanmoins prenante.

Il y a quelques années dans la Ruhr, région la plus industrialisée d'Allemagne, pour nous permettre de mieux comprendre la mine vécue, on nous invitait à en éprouver les vertiges ².

Nous sommes descendus au fond du puits Hugo pendant l'exploitation de la mine. Tout observateurs que nous étions, nous avons dû passer par la salle des pendus ³. Après nous être entièrement changés pour porter jusqu'au linge de corps des mineurs, nous nous sommes retrouvés entourés d'ingénieurs et de contremaîtres vigilants.

1- **Germinal**, Emile Zola, 1885.

2- Cette visite exceptionnelle a pu être organisée dans le cadre d'un colloque du Conseil de l'Europe.

3- **Salle des pendus** : vaste hall dans lequel les mineurs suspendent leurs vêtements à la charpente pour qu'ils sèchent.



La descente à 1 200 mètres de fond, avec les moyens empruntés quotidiennement par les mineurs, le parcours, en wagnnets et à pied, de plusieurs kilomètres de galeries pour atteindre le lieu d'extraction, la haveuse-chargeuse, les perforatrices dans la chaleur lourde, la poussière grasse, le bruit régulier du tapis roulant qui emporte chaque morceau de houille, et combien de ce « sable » noir duquel d'abord on se protège, mais qui déjà est sur nous, dans nos narines et nos oreilles, la batterie, le casque, les protections, l'éclairage, la tenue empruntée encombrante, l'air apporté d'en haut par de grosses canalisations, le bruit, les interdictions, précautions contre le grisou, la pensée des cent vingt kilomètres de ce seul réseau... nous montrèrent bien l'impossibilité de rendre jamais ce que c'est qu'être au fond !

Mais ne rien en dire serait pire. La partie qui se joue dans le ventre de la terre est une des plus difficiles que des hommes aient à vivre. Elle ne donne rien facilement.

Rien au fond ne semble jamais aussi sûr qu'à la surface.

On peut aussi se sentir très bien, protégé, au milieu de complices qui partagent leurs vies entre le sol et le sous-sol, la surface et la profondeur.

En Allemagne.

Des wagnnets en bois, le long d'un circuit pédagogique sur la mine



Des wagnnets servent aujourd'hui à faire visiter la mine de plomb de Ramsbeck (Allemagne)

La partie qui se joue dans le ventre de la terre est une des plus difficiles que les hommes aient à vivre. Nul n'en remonte indemne.

Ici des archéologues industriels anglais, allemands, français, remontés du puits Hugo, retrouvent lentement et avec délectation les plaisirs de la table et du gosier pour lesquels certains ont gardé les mains noires. Le visage aussi, mais ils ne le savent pas. Aucun n'est encore passé devant une glace.



L'art peut exprimer les angoisses du mineur, mais aussi la sérénité de la lumière du jour et de la nature retrouvée.

L'archéologie industrielle et la diversité du patrimoine

En France, actuellement, c'est 630 bâtiments industriels qui font l'objet d'une étude de classement ; 115 sont en phase de classement à la Protection des Monuments historiques. Si les années 70 furent celles de la prise de conscience pour des **spécialistes**, les années 80 furent celles de la mobilisation et souhaitons que les années 90 soient celles de l'intégration dans le patrimoine national et la conscience collective. Pour cela, les colloques organisés pratiquement chaque année, en rotation d'une région française à l'autre, jouent un rôle moteur par la consistance des échanges et l'ampleur des réseaux qu'ils développent.

Prenons quelques exemples de conservation de ce patrimoine :

- les grandes filatures du Nord (de la conservation à la réhabilitation) ;
- Le Creusot (du maître de forges à l'industrie lourde, un site presque rasé) ;
- le moulin de Noisiel (de la chocolaterie Menier au groupe Nestlé, reconversion) ;
- Saint-Étienne (présence du passé industriel dans la promotion pour une ville d'avenir) ;
- Chartres (à l'ombre de sa cathédrale, un colloque sur les silos à grain).

Les grandes filatures du Nord : de la conservation à la réhabilitation

Ainsi l'usine textile Motte-Bossut de Roubaix, construite en briques, sur des structures en fer et des colonnes de fonte. Des créneaux illustrant ainsi que son fondateur, Louis Motte, qui épousait en 1841 Adèle Bossut, fille du maire de Roubaix, était devenu un « chevalier de l'industrie ».

Il sut s'inspirer d'exemples de manufactures anglaises découvertes lors de ses voyages. En 1978, l'usine sera inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Friche industrielle depuis 1981, victime de la récession dans le secteur textile, donnée par la ville à l'État, elle deviendra au printemps 1993, cent cinquante ans après la création de la société Motte-Bossut, le premier Centre français des archives du monde du travail. Cela après quatre années de travaux de réhabilitation, par un financement État/Région. Ce monument historique est un symbole pour cette grande région industrielle. Il ne va pas manquer d'influencer les consciences contemporaines par sa force architecturale parfaitement compatible avec les nouvelles fonctions qu'il abrite.

Évidemment il faut aussi, pour coordonner toutes ces compétences, une sérieuse volonté politique orientée vers la considération de ce patrimoine.

A Roubaix (Nord), l'usine Motte-Bossut (inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1978) s'est parée des attributs de l'histoire. En 1865, les créneaux (même au sommet de la cheminée) et les frises d'arceaux ornent le haut de ses murailles.



Cette façade aveugle surmontée des mêmes ornements au-dessus et au-dessous de la corniche illustre bien les excès de l'éclectisme architectural.



Le Creusot : du maître de forges à l'industrie lourde, un site presque rasé

En Bourgogne, les mines de charbon de Blanzay¹ furent liées au commencement de leur histoire à celle du **Creusot**², toutes deux comprises au sein de la vaste concession minière accordée par le roi en 1769. Si vers 1770 le hameau du Creusot ne comptait guère plus de quatre à cinq feux (maisons habitées) sous la juridiction de la ville de Montcenis, c'est en 1787 qu'on y implanta la manufacture des cristaux de la reine (Marie-Antoinette). Entre-temps (1782) s'étaient installées les forges et fonderies royales pour lesquelles une société par actions avait été créée et dont le roi Louis XVI fut un des actionnaires, patronnant ainsi cette entreprise. «A "Le Crozot" on construisit l'usine sidérurgique la plus moderne d'Europe continentale, réalisant ainsi la première concentration fer-charbon.»

Après de nombreuses péripéties techniques et économiques, non sans rapport avec les bouleversements politiques du moment, Adolphe et Eugène Schneider rachetèrent en 1836 les forges du Creusot et la verrerie pour l'habiter. Aujourd'hui encore, ses deux fours coniques, qui abritaient les fours de fusion du verre, subsistent au bout des ailes du château. Vestiges de la première période, l'originalité de leur présence dans la cour d'honneur mériterait quelques analyses. Sans eux, le château de la Verrerie n'aurait pas la place qu'il a dans l'iconographie du patrimoine.



« Au Creusot (Saône-et-Loire) aussi, le patrimoine c'est d'abord le prestige du château.

Puis les statues monumentales.

Ici la reconnaissance à Eugène Schneider (1878) »>

Composition pyramidale et expressions réalistes pour une impression idéaliste. Assise sur les marches (socle), la mère présente à son fils, futur ouvrier de l'usine qui tient une lourde tenaille, le fondateur-bienfaiteur. Dans l'almanach du Creusot de 1876, on pouvait lire sur ce projet : il fallait « une statue de Monsieur Schneider dominant et regardant l'usine, encourageant, par sa présence, ses ouvriers et ses commerçants, sur cette place de la ville où l'on avait coutume de le voir [...] chacun se souviendra de Monsieur Schneider, le saluera. »



Cette filiation rapprochait l'ambition de la famille et le succès de l'entreprise puisque, comme Versailles, Le Creusot est au début du siècle inscrit dans les programmes de visites que les chefs d'États rendent volontiers à la France³.

« Carrière⁴, posée sur le charbon, possédait des atouts considérables. Sa situation permettait d'exploiter la mine locale sans avoir à faire venir une matière lourde, encombrante et friable qui perdait 10% de son poids par jour dans le transport. De plus, sa houille, d'une exceptionnelle qualité, contenait près de 85 % de coke, carbone pur obtenu en distillant la houille pour en retirer le gaz⁵. » Il faut dire aussi que depuis longtemps se jardinait⁶ le charbon dans la région. Les noms même de Montceau-les-Mines⁷, Sanvignes-les-Mines attestent de l'importance minière que prit cette région de Saône-et-Loire.

Les trois éléments indispensables à la métallurgie étant le minerai, le bois pour le charbon de bois d'abord, puis le charbon de terre, et l'eau.

Au Creusot, quatre générations de maîtres de forges ont transformé la plaine des Riaux en un énorme chantier qui, exploitant des millions de tonnes de houille, traita des millions de tonnes de minerai produisant des millions de tonnes de fonte, de fer et d'acier. Chez Schneider, le lien à l'histoire est direct.

1- **XVI^e siècle** : découverte de la houille et premières exploitations à Blanzay.

2- Voir la BT2 n° 196, *Le Creusot (1780-1880) : la première révolution industrielle dans la métallurgie*, PEMF. 1987. (ICEM)

3- Caroline Mathieu, *Visites officielles et Rencontres exotiques au Creusot*, dans le catalogue de l'exposition « Les Schneider, Le Creusot (1836-1960) », Éd. Fayard, 1995, pp. 168-175.

4- **Carrière** : nom donné au Creusot dans le roman de Dominique Schneider *Atteinte à la mémoire des morts*.

5- Dominique Schneider, *Atteinte à la mémoire des morts*, Éd. Robert Laffont, 1987, p. 90.

6- **Jardiner** : terme signifiant que l'on ramassait le charbon affleurant le sol.

7- **Montceau-les-Mines**, commune jeune puisque née en 1856 autour de l'exploitation du charbon.



<• Sur la vaste plaine des Riaux (Saône-et-Loire) ne subsistent que ce long atelier de mécanique devenu le centre universitaire Condorcet, et plus loin la halle des grues et locomotives en cours de réhabilitation.

N'est-ce pas après la défaite de 1870, attribuée à l'excellence et à la mobilité des canons Krupp, que le gouvernement français demanda à Eugène Schneider de mettre au point un canon capable de donner à la France la supériorité militaire (le canon de 75 mm). Cette affiliation de l'entreprise à l'État s'expliquant par le développement des besoins en armements lourds.

Au début du siècle, la compagnie installera même à Chalon-sur-Saône des chantiers de construction de torpilleurs faits avec des coques blindées en acier.

La plaque Schneider en acier trempé pouvait atteindre 48 centimètres d'épaisseur. Les obus devenaient de plus en plus performants eux aussi et l'industrie de l'armement pouvait prospérer.

En somme, les tensions internationales de la fin du XIXe siècle ont stimulé l'innovation technique. Aussi, sur le moment, certains y voient-ils du sublime : « *Les machines du Creusot pourraient passer pour des machines de salon : elles sont élégantes, leur acier brille comme de l'argent ; ce sont presque des meubles de luxe* », écrivait Henri de Parvillée pour évoquer avec emphase, dans les causeries scientifiques, l'effet obtenu à l'Exposition universelle de 1878 par des machines exceptionnellement exposées pour séduire et pour plaire, et non pas pour produire, dans le bruit, la fournaise et la poussière. Même lorsqu'il les imagine en action, c'est grandiose : « *Voit-on d'ici, au milieu des flammes des hauts fourneaux, des brasiers rouges des fours, des coulées étincelantes de métal fondu, se mouvoir tous ces grands bras de fer et d'acier, tordant la matière et lui imprimant sa forme définitive !* »

Certainement, l'archéologie industrielle doit rester en éveil, y compris dans sa muséographie, pour ne pas transmettre de l'activité et des lieux de production une image « bucolique » dans laquelle l'ouvrier prendrait la place des bergers du XVIIIème siècle. Le romantisme des peintres ruinistes, ceux qui représentaient systématiquement des ruines dans leurs tableaux pour plonger le spectateur dans une rêverie nostalgique du passé, d'un temps prétendument « heureux » des cultures et civilisations disparues, ce regret, n'est pas le moindre des dangers qui guettent l'archéologie industrielle.

Ainsi au Creusot : *primo*, en conservant et restaurant intégralement le château, *secundo*, en arasant tout le secteur des fours à coke et des hauts fourneaux qui se trouvaient à ses pieds pour en faire un site archéologique « classique », c'est-à-dire lisible à partir des fondations et pans de murs en pierre et en briques qui subsistent, *tertio*, en rasant pratiquement la plaine des Riaux (deux bâtiments subsistent), on conditionnait le visiteur à cette approche du musée mort.



<• La copie du marteau-pilon qui a été présentée en 1878 à l'Exposition universelle de Paris était en bois recouvert de feuilles de métal. Aujourd'hui, au Creusot, l'original classé et placé sur un rond-point fait si propre qu'on a du mal à l'imaginer en situation.

1- Henri de Parvillée, Les Usines du Creusot à l'exposition de 1878, Causeries scientifiques, Éd. Rothschild, Paris, 1879, p. 14.
2- Henri de Parvillée, op. cit., p. 9.

Seul le château demeure, évoquant le prestige de la famille Schneider qui en fit sa résidence dès son installation en 1837. La bourgeoisie, en s'installant dans les murs de l'Ancien Régime, devenait la nouvelle aristocratie. Par la suite, des mariages viendront confirmer cette fusion. En 1960, la mort accidentelle du dernier « maître de forges », Charles Schneider, marqua la fin du règne d'une famille sur la sidérurgie française pendant quatre générations.



Les mines de Coalbrook (Grande-Bretagne, XVIII^e siècle), par Philip James de Loutherbourg, donnent une idée très impressionnante de ce qu'a pu être le ciel chargé de fumées et de leurs chaudes vapeurs au-dessus de la cité de Vulcain (dieu du feu et des forgerons), aujourd'hui apaisée.

Le minerai et le charbon, le feu et l'eau, le génie et la sueur des hommes pour obtenir la fonte, le fer, l'acier : quelques dates témoignent

1838 : la Gironde est la première locomotive à vapeur livrée par les jeunes établissements Schneider au tout jeune Chemin de fer de Paris.

1856 : pétition des ouvriers et ingénieurs pour que Le Creusot s'appelle « Schneiderville » ; Eugène Schneider déclina l'honneur.

1860 : la grande forge, de 500 mètres par 240, soit 12 hectares, est dallée en plaques de fonte.

1876 : la Chabotte, marteau-pilon à vapeur de 100 tonnes, qui pouvait forger par sa puissance les plus gros lingots et par sa précision casser une noix sans l'écraser ; il fut retiré du service en 1936.

1891 : l'usine englobe 425 hectares.

1917 : 20 000 personnes y travaillent, fabriquant surtout du matériel de guerre (des obus, canons, blindages, etc.).

1955 : les hauts fourneaux sont éteints, déjà la mine n'est plus exploitée.

Ici les hommes avaient fabriqué des locomotives et des rails, des ponts métalliques pour qu'elles puissent traverser les fleuves, des canons et des obus pour détruire l'ensemble.

L'écomusée du Creusot voit le jour au début des années 70.

1978 : après les révolutions sociales et politiques que l'on sait, après les bouleversements qu'entraînèrent les progrès de la sidérurgie, tout particulièrement dans l'architecture industrielle, c'est au Creusot que se tient le premier colloque national pour réfléchir sur le thème de « *la conservation du patrimoine industriel dans les sociétés contemporaines* ».

L'importante restructuration dans les principaux secteurs, qu'étaient la mine, le textile, la sidérurgie ou la construction navale, a pour conséquence de multiplier les « friches industrielles ». Ainsi, certains sites qui sont aujourd'hui les musées du patrimoine industriel étaient alors des cimetières. Ce sont des initiatives locales et associatives qui, la plupart du temps, s'intéressent à leur sauvegarde.

Le moulin de Noisiel : de la chocolaterie Menier au groupe Nestlé, reconversion



Le moulin de Noisiel (Seine-et-Marne)

De plus en plus, les entreprises privées se posent en effet la question d'une implantation sur un site ayant déjà une certaine identité. Ainsi le groupe Nestlé, multinationale dans l'agroalimentaire rassemblant 489 usines, employant 200 000 personnes pour 3 500 marques différentes, réunit-il ses bureaux de Nestlé France sur un seul site.

Après avoir regardé du côté des tours de la Défense, c'est à l'opposé, dans un cadre classé et ayant donc une **forte identité historique et architecturale**, dans l'ancienne chocolaterie Menier de Noisiel (Seine-et-Marne), au bord de la Marne, que Nestlé emménage, s'étant engagé bien sûr à respecter le cahier des charges du ministère de la Culture. Si les premiers bâtiments datent de 1850, le célèbre moulin est lui de 1872-1873. Son architecte, Jules Saulnier, en fit le premier bâtiment à ossature métallique. Il voulut que celle-ci reste apparente pour que ce bâtiment industriel, dans lequel on broyait le cacao, soit une sorte de manifeste architectural, alliant esthétique, technique et fonctionnalité. Placé au-dessus du cours d'eau, entre ses deux berges, c'est à la fois l'équilibre et le raffinement, soulignés par des céramiques vernissées, qui firent pencher le P.D.G. de Nestlé pour Noisiel, nous confia-t-on.

Ce patrimoine industriel, classé depuis 1992, a été préféré aux tours de la Défense, d'une efficacité toute fonctionnelle. De plus, l'impact d'un tel site, sur 50 000 m², avec sa « cathédrale » de 1906 et le moulin déjà présent dans de si nombreux ouvrages d'architecture, revues et dépliants touristiques, ne manquera pas de compenser les quelques contraintes qu'impose le monument au groupe Nestlé. Et puis on reste dans le chocolat pour le goût et la volupté du palais. Palais en effet, puisque les maquettes que l'on présenta nous firent beaucoup penser à celui de Versailles...



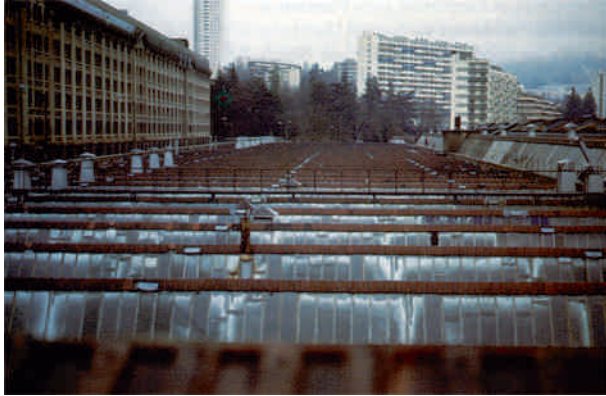
Une sorte de manifeste, alliant esthétique, technique et fonction. Une ossature métallique hourdée (remplie) de briques couvertes de céramiques polychromes. Le motif stylisé en façade pourrait renvoyer au cacaoyer.

Saint-Étienne : présence du passé industriel dans la promotion pour une ville d'avenir

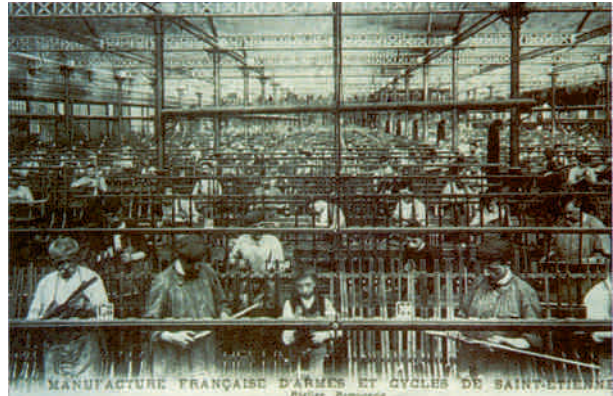
Rendons-nous maintenant à Saint-Étienne (Loire), seconde métropole de la région Rhône-Alpes, dont le bassin rassemble 500 000 habitants, et qui illustre la prise en compte d'une partie des friches industrielles, par la municipalité cette fois.

La célèbre manufacture des armes et cycles Manufrance, avec sa façade de 270 mètres de long sur le cours Fauriel, abrite maintenant l'école des Mines, le Centre des congrès, etc. Sa fermeture en 1986 créait la plus grande friche industrielle d'Europe, avec 90 000 m² de bâtiments. Laissons parler les images.

Le site de Manufrance à Saint-Étienne (Loire).



Vue de dessus des sheds avant leur démolition



Hier... le travail dans les ateliers.



<• Aujourd'hui après réhabilitation : à la place des ateliers, un jardin d'agrément et d'autres équipements au-dessus du parking.

En 1984 (ci-dessous à gauche) et en 1996 (ci-dessous à droite).



Entre esthétique et fonctionnalité :

- détail ?
- fallait-il vraiment « scier » le perron de cet escalier monumental pour y placer une véranda du sol au plafond ?
- les limites de l'aménagement !

Nota bene

L'exemple suivant ne relève pas à proprement parler de la production ou de la transformation industrielle. Les silos de la Beauce sont une technique de stockage du grain. Nous les glissons dans cette approche sur le patrimoine industriel tout comme nous commençons par l'archéologie gallo-romaine. Le secteur du patrimoine industriel pouvant se placer entre ces deux extrêmes. Un passé préindustriel mais néanmoins actif et productif et un avenir qui devra à la fois cerner, clarifier sans cesse et ouvrir l'étendue de son champ d'investigations.

Autour de Chartres : les cathédrales de la production céréalière

Avant de suspendre cette flânerie, transportons-nous encore dans le premier département céréalière de France. L'Eure-et-Loir a pour préfecture la ville de Chartres. Celle-ci élève, depuis le XIIe siècle, ses tours carrées surmontées de flèches octogonales (103 et 115 mètres), qui signalent la cathédrale de Chartres, posée sur la riche terre de Beauce.

Comment savoir si « *ces épis plus hauts que les moissons ambiantes* » n'ont pas influencé le vocabulaire de toute la région ? Personne n'est plus étonné, en effet, que l'on appelle « cathédrales » les immenses silos dans lesquels sont stockées, depuis le début des années 70, les énormes récoltes de céréales.

Certes, la masse architecturale comme l'élévation verticale encore accentuée par la présence d'une tour de manutention contribuent à ce rapprochement. Toutefois, à la différence de la cathédrale, dont l'immense vide ne se remplit jamais, le silo peut être plein de blé ou de maïs jusqu'au haut de ses tours de stockage nommées « cellules ». Elles, vues de l'extérieur, renvoient aux tuyaux d'orgues...

Pour la région, c'est dans les années 30 que les coopératives entreprennent de réaliser les premiers silos.

Aujourd'hui, il y en a 260 sur le département, qui représentent une capacité de deux millions de tonnes. Si les premiers silos en béton armé devaient contenir 1 000 tonnes de grain, certains en reçoivent, soixante ans plus tard, soixante fois plus (silo de Marcheais = 60 000 tonnes). La mécanisation du travail de la terre a permis d'agrandir les surfaces exploitées. La sélection des semences et l'utilisation des engrais ont considérablement augmenté le rendement.

C'est pourquoi il a fallu passer du stockage et transport en sacs au transport et stockage en vrac. Sur place, nous pouvons ainsi voir parfois jusqu'à trois générations de silos - 1930, 1960, 1990 - sur le même site coopératif (la SCAEL à Fresnay-L'Évêque). Les dimensions, les formes et les matériaux de construction témoignant de chaque époque. Le béton armé puis le coffrage glissant et le préfabriqué sont employés, mais le métal aussi pour les parois en tôles nervurées, ou palplanches, et les toitures à pente.

Des petites installations avec magasins et planchers (où la manipulation manuelle des sacs était importante pour plus d'une dizaine d'hommes assistés par la mécanique) à la trémie de réception au sol (qui englutit le vrac pour lui faire subir avec encore plus de rigueur le nettoyage, le calibrage, le pesage, le séchage avant que le grain remplisse les cellules par gravitation, le tout télécommandé électroniquement par un seul technicien), il n'y a pas eu de changement quant aux étapes imposées à la récolte. Seule la quantité et la rapidité du traitement ont augmenté.

Néanmoins, l'aspect du silo d'avant-guerre rend compte du besoin et des capacités du moment, tandis que les puissants coffres-forts céréalières de ces dernières années témoignent d'autres besoins.

Chacun entretenant et dépendant des quatre mêmes activités que sont : la collecte, le traitement, le stockage puis l'expédition.

La proximité d'une voie de chemin de fer est recherchée pour les silos cathédrales.

Le silo horizontal, souvent voisin, permet de conserver le grain en tas pour une attente. Il peut être pyramidal ou en demi-sphère.

Trois contraintes majeures devant être considérées lors de la construction d'un silo : les risques d'explosion dans le cas d'une fermentation, les poussées exercées par le poids du grain sur les parois, la stabilité du sol et de l'ensemble de l'édifice.

La conservation des grains a toujours beaucoup préoccupé les sociétés rurales. Du grenier dogon africain en pisé pour stocker le mil, aux modèles en bois d'Europe centrale, jusqu'aux cellules coiffées d'un petit dôme si caractéristique des fermes d'Amérique du Nord, ces édicules s'intègrent généralement très bien à l'exploitation familiale comme à l'architecture locale. Mais, la plupart du temps, ce n'est pas le cas des grands silos de coopératives ou de négociants dont nous sommes en train de parler.

Conçus par des ingénieurs au service de l'efficacité et de la rapidité, ils manquent d'esthétisme. Pourtant, des énormes mastodontes américains, dans les années 20 déjà, l'architecte Le Corbusier tira ses observations visant à rapprocher le plaisir des grandes formes primaires que sont les cylindres, les cubes ou les pyramides, à l'efficacité technique justifiant leur construction.



La circulation du grain par gravitation, par tapis roulants ou vis sans fin.



En Eure-et-Loir aussi, depuis la fin des années 70, ces énormes volumes posés sur des surfaces planes interrogent le regard. Quelquefois l'ingénieur qui calcule a été associé à l'architecte qui imagine, pour ajouter à la question de l'efficacité, celle de l'implantation, celle de la volumétrie, celle de la finition. Formes et couleurs devant participer à l'étude pour réduire l'aspect désagréable qui, trop longtemps, sembla inévitable pour ce genre d'équipement.

Mais est-il industriel pour autant ? L'est-il aussi pour pouvoir entrer dans la catégorie des installations que nous étudions ? Il y a soixante ans comme aujourd'hui, le silo était-il le lieu d'une industrie, puisqu'il n'a pas changé de fonction ? Probablement pas, puisqu'il n'abritait déjà aucune transformation de la matière première. C'est au moulin qu'elle se transforme. Ici on stocke !

D'autre part, la construction récente de ces « cathédrales » n'en fait pas des monuments historiques. Même si se posera un jour la question du devenir de ces géants.

Le silo est en fait une étape de la chaîne qui va de la culture du blé à la cuisson du pain. A ce titre, il participe dans cette région à l'industrialisation de la production comme à celle de la transformation.

L'agroalimentaire a sa place depuis un certain temps déjà dans la chaîne de production industrielle. Pour illustrer devant quelle diversité de sites peut se retrouver l'amateur de patrimoines industriels, l'exemple des silos à grains semblait adapté.

Des silos portuaires de Dunkerque ou Marseille à celui d'une minoterie bruxelloise transformée en immeuble d'appartements (1935), des silos à blé dans le monde coopératif du Sud-Est-Provence entre 1930 et 1940 (326 répertoriés), jusqu'aux celliers portugais de l'Alentejo normalisés par Salazar ¹, du silo d'Hutchinson (Kansas), le plus long du monde puisqu'il s'étend sur plus de 800 mètres linéaires, à des expériences chromatiques d'intégration dans le paysage beauceron, le sujet s'est révélé d'envergure internationale.

L'étude des silos dans le cadre de l'archéologie industrielle est un axe de plus tourné vers le patrimoine industriel.

1- **Salazar** : dictateur portugais de 1932 à 1968.

L'archéologie industrielle, une culture au carrefour des disciplines

Ses objectifs

Combien de villes, de régions, de pays sont visités chaque année pour le patrimoine qu'ils ont su conserver ? Les vestiges dépouillés de l'Antiquité ne font-ils pas rêver des millions de touristes curieux, inquiets, enthousiastes, jamais indifférents aux traces monumentales du passé. La société industrielle, qui s'affirmait dans la seconde moitié du XIXe siècle à travers l'Europe, sut bâtir ses temples de la production, ses monuments dédiés aux inventeurs, ses châteaux de l'industrie et ses cités ouvrières. Les ingénieurs conçurent des machines, les techniciens les fabriquèrent, les ouvriers les firent fonctionner et les financiers financèrent.

Alors risquons le rapprochement entre la motivation matérielle et la motivation spirituelle, qui furent toutes deux de grandes bâtisseuses de monuments au fil des siècles. La circulation de la pensée chrétienne dressa des églises sur tous les continents, tandis que les besoins, les gisements et les techniques élevaient des manufactures, des fabriques, des usines dans le monde, en l'industrialisant.

En cette fin de XXe siècle, devant les bouleversements accélérés des sciences et des techniques, nous ressentons le besoin d'une prise en compte de cette mémoire susceptible d'entretenir nos repères dans le temps humain, comme dans nos espaces terrestres. La mutation ne pourra être supportée si elle s'accompagne d'une perte d'identité. Certaines étapes décisives de l'invention, de l'évolution et des souffrances humaines - liées à l'extraction et l'exploitation des énergies, au développement de la mécanique, et à toutes les activités enrichissantes sur le plan économique pour un pays - devront être dans les ordinateurs de l'avenir.

Dans ce contexte, ouvert en éventail, nous pouvons dire que le premier objectif de l'archéologie industrielle doit être et rester celui de l'addition des connaissances, de la pluralité des disciplines. Si à cause de la fameuse révolution industrielle, on pense à tort que l'industrie est née en même temps que celle-là, on s'imagine aussi que son lieu d'exercice obligatoire et unique doit être l'usine où se fabriquent des objets en série.

Cependant, grâce à la définition du Larousse, l'industrie est « *l'ensemble des activités, des métiers qui produisent des richesses par la mise en œuvre des matières premières* ». Ainsi, le domaine de l'industrie peut être étendu à toutes les activités humaines qui transforment une ou plusieurs matières en objets manufacturés, quels que soient l'époque, le milieu géographique ou le contexte social. Alors nous pouvons circuler d'un four de potier gallo-romain à un atelier de tissage dans le Lancashire, sans oublier de passer par un moulin à roue hydraulique. L'archéologie industrielle se trouve donc concernée par ce que les monuments, les structures, les machines et les outils permettent de comprendre du processus de production. Les architectes ont été parmi les premiers à s'intéresser aux constructions majeures, véritables « cathédrales de l'industrie ». Une exposition eut lieu à Beaubourg, qui révéla au grand public ce patrimoine. Présentée au CCI (Centre de création industrielle) dans ce musée-usine, ce musée-raffinerie le plus significatif de la fin du XXe siècle, son intitulé était « le Paysage de l'industrie ». Nouvelle rencontre de deux termes a priori antinomiques. D'un côté le paysage véhiculant l'idée d'une proximité à la nature, et de l'autre l'industrie qui le transforme, le bouleverse même. N'étions-nous pas déjà sur ce même mouvement de la pensée avec « archéologie » et « industrie » ?

Il en était de même pour l'exposition de 1978 sur « les Architectures d'ingénieurs », parallèlement à cette formidable présentation qui resta en place cinq mois, baptisée « le Temps des gares ».

En simplifiant maintenant, disons qu'il y a trois phases essentielles à dégager, trois verbes actifs pour exprimer les objectifs de l'archéologie industrielle :

- rechercher (objectif plutôt scientifique) ;
- sauvegarder (objectif plutôt technique) ;
- valoriser (objectif plutôt pédagogique, culturel et médiatique).

Mais entre le but à atteindre et les moyens que l'on se forge pour y parvenir, il y a l'immense terrain vague des obstacles, des surprises, des doutes et de la lutte pour convaincre, heureusement contrés par la curiosité, la connaissance et l'enthousiasme. Atteindre ces objectifs demande aussi de plus en plus de méthode : dans la première phase par exemple, évaluer et choisir avant de passer à la sauvegarde puis à la valorisation. En effet, que ce soit pour les bâtiments, les machines ou les archives, la question des critères pour une sélection reste toujours délicate.

A l'engouement initial tenté par la conservation de tout, succédera une politique raisonnée fondée sur quatre critères principaux :

- le critère historique (lié à un événement exceptionnel de l'histoire) ;
- le critère quantitatif, représentatif (témoignage du savoir-faire d'une région, d'un pays) ;
- le critère de notoriété, remarquable par l'ingéniosité de son créateur (architecte, ingénieur, chef d'entreprise...) ;
- le critère technologique, à la limite entre des éléments patrimoniaux, du mobilier et de l'immobilier, dont ils sont les seuls témoins.

Dès 1903, Alois Riegl, professeur d'histoire de l'art à l'université de Vienne, définissait ainsi les différents éléments qui font la valeur de ces monuments ¹ :

Valeur historique
Valeur culturelle
Valeur artistique

Valeur pratique
Valeur émotionnelle

Ses finalités

Nous relevons ici un extrait de la déclaration du colloque de Trégor (Bretagne) organisé par le CILAC, en octobre 1994, son intitulé étant justement : « *Le patrimoine industriel pour quoi faire ? Bilan et propositions en vue du XXI^e siècle.* »

« Il se dégagait alors quatre grands types de finalités :

- Des finalités identitaires ou symboliques

Le patrimoine industriel a ici pour fonction de témoigner des réussites ou simplement de l'importance historique d'une région, d'une branche ou d'un secteur d'activité, de groupes sociaux, d'une entreprise particulière, voire d'une personnalité d'exception. Il s'agit dans tous les cas de construire, à des fins extérieures ou intérieures, une représentation collective unificatrice ou mobilisatrice, une fierté d'appartenance, ou une image de marque.

- Des finalités environnementales

La restauration architecturale de tel ou tel de ces témoins du passé participe d'un souci de préserver le cadre de vie, en contribuant à lutter contre l'ambiance de décomposition du tissu social inhérente au spectacle des friches industrielles.

- Des finalités économiques

Souvent associé à la préoccupation précédente, le réemploi du bâti industriel ancien est perçu comme un facteur de réduction des coûts pour les entreprises ou pour les collectivités publiques, quelle que soit la fonction - industrielle, commerciale, d'habitat ou autre - à laquelle les locaux sont réaffectés. Il s'intègre comme tel à une politique d'aménagement du territoire, dont on redécouvre chaque jour la nécessité, autrement que par l'oblitération pure et simple des traces des activités antérieures.

- Des finalités éducatives

C'est l'un des terrains sur lesquels le patrimoine industriel s'est avéré le plus riche en potentialités. D'une part en milieu scolaire et universitaire, comme un irremplaçable instrument d'initiation à l'histoire de l'industrialisation et plus généralement à l'histoire technique, économique et sociale. D'autre part, comme outil de diffusion, vis-à-vis de l'ensemble des publics, de la culture scientifique, technique et industrielle, dans la conviction, déjà affirmée à Mulhouse lors du X^e colloque, qu'une authentique culture technique ne saurait s'appuyer seulement sur les réalisations contemporaines, mais sur le témoignage tangible transmis par le patrimoine des succès comme des échecs historiques. »



Cheminée avec ornements d'une ancienne briqueterie du Lot

Ainsi l'histoire du travail humain pour extraire les minerais, pour utiliser les énergies, pour inventer les machines qui multiplieront ses forces, comme celle des formes qu'ils donnèrent aux objets, aux bâtiments de l'industrie (un recueil des plus remarquables portera le titre de Châteaux de l'industrie), cette histoire ne saurait rester un parent pauvre de l'histoire des idées, des pouvoirs, des religions, des guerres, des arts, etc.

L'Europe s'avance et un regard différent sera posé sur ce continent par la génération qui naît pendant sa construction. Cette dimension nouvelle, au sens propre comme au sens figuré, ne sera atteinte que si les frontières de l'esprit, de la connaissance, des références s'élargissent.

N'est-ce pas une fonction essentielle de la culture dont l'archéologie industrielle est l'une des composantes ?

Ses acteurs ²

Certes, les acteurs de l'archéologie industrielle sont aussi administratifs et scientifiques pour organiser, gérer et structurer la recherche. Mais un effectif important vient surtout de l'action individuelle et associative.

Dans la phase actuelle, il faut beaucoup plus d'acteurs sur les sites à repérer ou à protéger, que de spectateurs pour les visiter. Ces derniers pourront devenir à leur tour des acteurs dans la prise de conscience et l'engagement.

Comme nous avons pu le montrer, il y a aujourd'hui des monuments historiques de l'archéologie industrielle, et ce ne sont pas normalement ceux-là les plus préoccupants ! Pour un qui a retenu l'attention combien disparaissent.

L'œil n'est pas encore bien exercé à déceler l'intérêt de ces architectures, de ces machines, de cet environnement. Souvent même, abandonnés depuis trop longtemps, ils paraissent inquiétants.

1- Publié dans "Monumental", revue scientifique des Monuments Historiques n°6, juin 1994, p.9

2- École nationale du patrimoine : 117, boulevard Saint-Germain - 75006 Paris (tél. : 014441 1641).

Ministère de la Culture : 3, rue de Valois - 75001 Paris (tél.:0140 15 80 00).

Ceux qui pourraient en parler semblent en avoir honte. C'est pourtant maintenant qu'il faut s'engager et recueillir l'histoire, les savoir-faire, les machines oubliées.

Les acteurs peuvent se former sur le terrain, en fouillant, en observant, en questionnant, au contact des vestiges et des personnes. Mais aussi à l'université, pour un projet plus « professionnel ». Des séminaires sont proposés aussi bien à Renne II qu'à Paris (EHESS), Angers ou Lyon II.

L'École nationale du patrimoine, créée en 1990, doit aussi s'en soucier (voir note 2 p.27).

Des stages de formation existent. Il faut pour cela se renseigner directement auprès du ministère de la Culture**, demander la direction du Patrimoine ou la sous-direction de l'Inventaire.

Sans vouloir être conservateur d'un musée industriel, on peut très bien agir à d'autres niveaux sur ce patrimoine. A l'école déjà, si l'on est enseignant, mais aussi « enseigné ». S'informer sur une fabrique locale fermée, faire partager cette prise de conscience dans une association, par exemple.

Le milieu industriel lui aussi peut faire le choix d'accompagner l'histoire et la culture ! S'il est acteur économique aujourd'hui, n'est-ce pas grâce aux acquis humains et aux techniques d'hier ?



Le législateur comme l'urbaniste ont un rôle à jouer pour permettre aux responsables, une fois bien informés, de choisir. L'effort éducatif à tous les niveaux est indispensable. Des arguments, des idées et des moyens sont à trouver pour ces véritables « territoires de la mémoire industrielle » dont l'Europe hérite.

L'imagination, l'économie comme la politique sont interpellées au moment où cette culture du savoir-faire humain devient indispensable. A l'époque des grandes mutations dans la production, les échanges et les frontières, devant la multiplication des sites disponibles à cause de ces mutations, l'essentiel serait d'avoir des idées originales, spécifiques, pour en assurer la conservation, l'exploitation, la mémorisation. Les moyens que sont la vidéo, l'informatique, le CD-ROM doivent y contribuer.

La collaboration des historiens, des ingénieurs, des passionnés, mais aussi de tous ceux dont la capacité est de traduire le monde « sensible », ceux dont la qualité est de faire surgir l'émotion de la matière par la création artistique, devient urgente. Car les « paysages de l'industrie », comme les palais, n'ont de sens que si les hommes les traversent, les animent, les habitent.

L'acteur, n'est-ce pas celui qui réagit, trouvant une réponse active à la question « Que faire ? »

L'archéologie industrielle traque les ruines et les archives pour les faire parler.

Roue du moulin à huile de Chanas (Ain), toujours actif



<• Concasseur oublié dans une carrière du Dauphiné. Est-ce seulement de la ferraille ?

À l'entrée des anciennes fonderies de Scopello (Valsesia, Piémont italien), les piliers étaient ornés de plaques de fonte honorant les outils de métier. La cheminée a également été conservée.



<• En Savoie, avant le rattachement à la France, le "Pont des Anglais" fut construit (par des britanniques) pour permettre à la voie ferrée vers Turin de traverser l'Isère. (pont désaffecté)

L'archéologie industrielle terrain d'aventures scientifiques et techniques, historiques et esthétiques !

L'archéologie industrielle invite à regarder les matériaux et les formes.



L'archéologie industrielle s'interroge aussi pour demain. Que deviendront les champs d'éoliennes qui se multiplient dans le monde ? (ici, aux Pays-bas)

Que deviendront les immenses sites industriels d'exploitation, de stockage et de transformation pétroliers ? Ici, une plate-forme pétrolière au large de la Californie (Harvest).



Et n'oublions pas les centrales nucléaires (centrale du Bugey) et les champs de poteaux électriques chargés de lignes à haute tension !



Canevas pour guider le travail de recherche sur un site d'archéologie industrielle

La liste des sites que nous avons explorés est évidemment très incomplète par rapport à la multitude que concerne le patrimoine industriel.

Elle est tout de même assez diversifiée pour laisser deviner l'étendue des secteurs géographiques, historiques et techniques dans lesquels l'archéologie industrielle est présente.

Rappelons quelques généralités en commençant par la **géographie**. Hier plus qu'aujourd'hui, le choix d'un emplacement pour installer une activité industrielle dépendait beaucoup de la géographie. Dans le cas d'une exploitation minière, la nature du sol ou du sous-sol, donc la **géologie**, reste encore aujourd'hui déterminante. Ensuite, le relief devait être soit favorable, soit surmonté et aménagé pour permettre l'installation des bâtiments d'exploitation et éventuellement de transformation (forges, fours à chaux). D'une manière générale, l'homme ne pouvant survivre partout, les données géoclimatiques ont joué un rôle essentiel dans le développement, ou l'absence de l'industrie, dans telle ou telle partie du monde.

L'autre point indispensable sera **l'accès et la facilité de circulation** pour le transport et la commercialisation. Par voie de terre, de fer ou par voie d'eau (aujourd'hui aussi par les airs), les hommes comme les marchandises doivent circuler dans une société industrialisée. Ainsi, avec la géographie, ce sont les données de la nature et de l'environnement qui permirent ou non l'installation d'entreprises. Ces atouts ne sont pourtant rien sans **l'énergie**. D'abord humaine et animale, elle est devenue hydraulique ou éolienne. Puis la vapeur et la houille blanche (électricité) ont permis de surmonter les obstacles géographiques. Un barrage comme une centrale thermique ou nucléaire pouvant l'envoyer dans les endroits les plus reculés, l'entreprise n'est plus sur le lieu même de la source d'énergie, comme c'était le cas avec l'énergie hydraulique pour les moulins à eau.

Après les contraintes naturelles, l'initiative industrielle doit affronter les contraintes humaines. Sa finalité étant la production de richesses, aucune ne peut se passer du volet économique. Nous voici donc dans la gestion, avec l'archéologie industrielle. La plus-value se trouvant dans la valeur ajoutée entre le produit brut et le produit transformé par le savoir-faire des ouvriers ou la technologie des ingénieurs, **l'histoire des sciences et des techniques** nous rejoint. Le tout se faisant derrière les murs et sous les verrières des fabriques ou des manufactures, nous voici dans **l'architecture** qui constitue une bonne partie, et la plus visible, du patrimoine industriel. Rien ne pouvant se faire dans ce domaine sans les hommes, et en principe ne devant se faire contre eux, c'est la **dimension sociale du travail** qui trouve sa place. En son nom, des règles seront établies et des luttes auront lieu pour les faire respecter. Ce sera **l'histoire sociale du monde du travail**. Au fil du temps, des modifications vont intervenir dans l'entreprise. Un jour peut-être elle fermera. La mémoire collective va s'approprier ce passé devenu **bien culturel** commun, s'ajoutant à l'histoire du lieu.

Les vestiges parleront avant démolition ou reconversion. Les derniers témoins aussi. Il y aura des **archives** à étudier, des illustrations à rechercher, des **photographies** à faire si l'usine ne s'en est pas chargée, ce qui est bien souvent le cas pour les PME .

Chacun des secteurs énoncés occupe une place dans la démarche de l'archéologue industriel. Sous une forme pratique les voici présentés. Celui qui désire engager une recherche concrète peut soit les relever sous cette forme, soit les adapter à sa façon pour obtenir un canevas qui guidera son travail.

Nous proposons quelques fiches

La première attitude étant la curiosité, le désir de savoir et de comprendre, la première démarche si cela est possible sera de visiter le site (géographie). Prenez alors le temps de le décoder (histoire). Relevez d'abord les indices les plus évidents (technologie). Cherchez-en la fonction ou la signification, observez les matériaux, questionnez les riverains, photographiez, apprenez l'histoire locale, consultez les archives. Et peu à peu sortez de l'oubli, parfois volontaire, pour une ou deux générations, ce qui eut un rôle, un sens, une fonction à un moment donné, et qui peut en avoir d'autres aujourd'hui.

Canevas en dix rubriques				
<i>géographie, histoire, économie, technologie, architecture, social, culturel, documentation écrite, documentation visuelle, divers.</i>				
Ce canevas n'a aucun caractère définitif ni incontournable. Il convient de l'adapter s'il y a lieu, de le compléter, de le simplifier...				
GEOGRAPHIE 1. Situation, implantation, environnement, végétation 2. Géologie, hydrographie, gisement 3. Surface, espace, mesures 4. Circulation (accès), route, chemin de fer, canal	ECONOMIE 1. Contexte économique 2. Investissement(s) 3. Gestion, administration 4. Marché, distribution	ARCHITECTURE 1. Matériaux, contraintes 2. Formes, volumes 3. Fonctions 4. Production, stockage	CULTUREL 1. Vestiges (état des) 2. Intérêt historique et pédagogique 3. Projets (réhabilitation ou démolition ?) 4. Budget	DOCUMENTATION VISUELLE 1. Plan(s), cartes 2. Dessins, peintures, gravures, photos... 3. Témoignages (audio, vidéo...) 4. A faire sur place
HISTOIRE 1. Dates 2. Contexte (politique) 3. Fondateur(s) 4. Entreprise	TECHNOLOGIE 1. Énergie 2. Savoir-faire 3. Mécanisation 4. Modernisation	SOCIAL 1. Effectif, formation 2. Organisation, hiérarchisation 3. Satisfaction 4. Revendications	DOCUMENTATION ÉCRITE 1. Témoignages 2. Archives 3. Publications 4. Reportages, presse	DIVERS 1. 2. 3. 4. ...

Bibliographie et pistes de lecture

- *L'Archéologie industrielle en France*, Maurice Daumas, Éd. Robert Laffont, coll. « Les hommes et l'histoire », 1980, 460 pages.
- *Paysages de l'industrie*, CNDP (Centre national de documentation pédagogique), coll. « Actualité des arts plastiques » (avec diapositives), n° 46, 1980.
- *Monumental*, publication de la Direction du patrimoine (12, rue du parc Royal - 75003 Paris), n° 6, juin 1994.
- *L'Archéologie industrielle en France*, revue semestrielle du CILAC (Comité d'information et de liaison pour l'archéologie, l'étude et la mise en valeur du patrimoine industriel), n° 27, décembre 1995.
- *Le Patrimoine industriel : un nouveau territoire* par Louis Bergeron et Gracia Dorel-Ferré, Éd. Liris, 1996, 130 pages.
- *BT2 n° 196, Le Creusot (1780-1880) : la première révolution industrielle dans la métallurgie*, PEMF, 1987.
- *BT 1075, Une mine d'argent à la Renaissance*, PEMF, 1996.
- *L'Industrialisation de la France (1780-1914)*, PEMF, coll. « Périscope », 1989.
- *Catalogue de l'exposition « Les Schneider, Le Creusot (1836-1960) »*, sous la direction de Caroline Mathieu et Dominique Schneider, Éd. Fayard, 1995.
- *Le Paysage de l'industrie*, Éd. des Archives d'architecture moderne, Bruxelles.
- *Lille : 1830-1930-1. Le Siècle de l'éclectisme - II. Les Châteaux de l'industrie*, Éd. des Archives d'architecture moderne, Bruxelles, 1980.
- *Territoires de la mémoire, 1992*, sous la direction de Marc Auger, postface de Claude Lévi-Strauss, Éd. de l'Albaron, coll. « Patrimoine ethnologique dans les écomusées ».

Sans oublier toutes les publications et les catalogues qui sont en vente sur les sites et dans les musées que vous allez visiter.

Adresse du CILAC : BP 20115 - 75261 Paris Cedex 06
Tél. et fax : 02 97 40 10 23.
www.cilac.com

Aujourd'hui, des artistes entrent dans les ateliers désertés pour puiser, comme des archéologues, dans les vestiges oubliés. Ils y trouvent des engrenages, des pistons ou des outils, des matériaux et des formes multiples que leur imagination, leur démarche artistique et leur savoir-faire transformeront en œuvres. Ou plus simplement, pour prendre des photos... mais c'est un autre sujet !

Ci-contre: détail de l'affiche d'une exposition en gare de Culoz (Ain) en 1996: chantier de démolition de wagons SNCF



Crédit iconographique

Couverture : Illustration de Gérard SALAGNON.

- p.3 :Gérard Salagnon (photo avant 1914 : DR - Collection Dominique Saint-Pierre)
- p.4 :Carte Annie Dhénin (Fond de carte Daniel Dalet / <http://www.histgeo.ac-aix-marseille.fr>); photo Marie-France PUTHOD
- p.5 :Gérard Salagnon
- p.6 :Gérard Salagnon (document : Collection Henri Loiseau)
- p.7 :Gérard Salagnon
- p.8 :Gérard Salagnon (document : Collection Mme Laplace)
- p.9 :Gérard Salagnon (document : Collection Mme Laplace)
- p.11: Clic-Clac Club du Bugey
- p.12: Laurent Charron Creative Commons 2102
- p.13: Stefan Kuhn Creative Commons 2003
- p.14: Gérard Salagnon
- p.15: Rilba, Creative Commons 2012 (haut) - Patrick Bensa (bas)
- p.16: Gérard Salagnon
- p.17: Gérard Salagnon
- p.18: Gérard Salagnon
- p.19: Gérard Salagnon
- p.20: Gérard Salagnon
- p.21: DR
- p.25: Gérard Salagnon
- p.27: Michel Pilorget
- p.28: Gérard Salagnon (haut gauche et milieu) - Annie Dhénin (bas gauche, centre, droite)
- p.29: Ad Meskens Creative Commons 2011 (haut gauche) - nasa (milieu droit) - Annie Dhénin (milieu gauche, bas droit)
- p.31: Gérard Salagnon (Clic-clac du Bugey DR)

L'ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE

Chacun sait ce qu'est l'archéologie... Mais si on évoque l'archéologie industrielle, c'est l'étonnement. Cette « discipline » est encore récente. Pourtant, qui n'a entendu parler du sauvetage de telle ou telle usine désaffectée ?

L'histoire industrielle fait partie de notre patrimoine, tout autant que l'histoire militaire ou religieuse : l'architecture industrielle a toujours eu des objectifs techniques et humains, des contraintes et des ambitions qui nous parlent de l'homme dans son temps, dans son travail, dans ses rêves.

Les premiers « châteaux de l'industrie » disparaissent, mangés de ronces ou démantelés au profit d'autres projets : il est temps de s'interroger sur leur sens !

Cette brochure s'intéresse donc à l'archéologie industrielle, et souhaite en démontrer l'intérêt historique, humain, et souvent, économique, esthétique.

Vous donnera-t-elle l'envie de partir à votre tour à la découverte de ces vestiges avant qu'ils ne disparaissent ? Vous trouverez aussi quelques fiches pour encourager et accompagner votre recherche.

MOTS CLÉS :

archéologie, architecture, industrie, patrimoine, réhabilitation, reconversion, usine, utopie

Un document de Gérard Salagnon réalisé par l'ICEM-Pédagogie Freinet

Pour plus d'informations:
ICEM-Pédagogie Freinet
10, chemin de la Roche Montigny 44000 NANTES
02-40-89-47-50

